

Pierre Petitjoseph

Les sens de la liberté

Triptyque intime

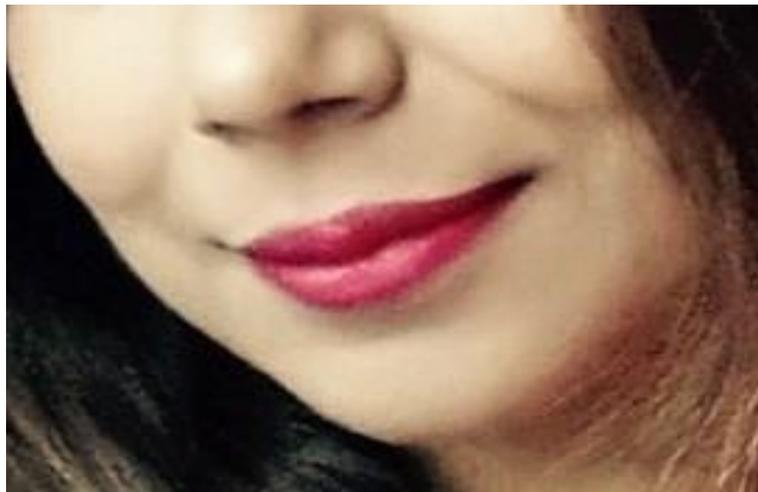


L'éphémère

Pierre Petitjoseph

*Anne-Sarah
et la liberté retrouvée*

*Récit intime
Opus IX*



L'éphémère

Neuvième opus, neuvième temps, symphonie numéro neuf, neuvième porte, neuvième round, dernier cercle de l'enfer avant le purgatoire et Béatrice qui viendra me chercher pour me faire gravir les marches du paradis. Je vais finir comme j'ai commencé cette entreprise littéraire, par le même nombre de pages. 72 et je n'irai pas plus loin. C'est assez disait la baleine qu'à la fin elle se cache à l'eau. Jeu de mots intemporel de mon enfance. Enfance ? Déjà si loin, ce n'est plus qu'un très vague souvenir. Tout droit, au-delà du pont qui enjambe l'onde gigantesque, se trouve mon arrêt. Je marche vers lui inlassablement, tous les soirs lorsque je rentre chez moi. Pas de panique métaphysique, ça va bien se passer. Vite fait, bien fait, je ne reviendrai pas là-dessus. A moins d'un revirement soudain de situation, un regret insoutenable, un remords intenable. Vous reviendrez à la séance de rattrapage et cette fois, vous êtes gentil, vous y allez vraiment, pas de chichis de dernière minute, de palabres inutiles. Au trou ! Putain de bordel de merde ! C'est insupportable les gens qui résistent, qui s'accrochent vainement comme des mormons dans un slip kangourou pas très net.

Alors voilà, ainsi vint la fin d'une si petite histoire, haute comme trois pommes dérisoires. Comme la mienne et celles des autres. Aujourd'hui, c'est quand même le trentième anniversaire de la mort de machin. C'est que c'était quelqu'un le bougre tout de même. Un grand comique aux dires des autres qui distribuent les bons points. Toi ? Non, finalement tu ne mérites rien. Tu n'étais même pas drôle alors ! Tu parles que le premier anniversaire de ta mort passera totalement inaperçu. En même temps trentième anniversaire de sa mort, il ne va se relever pour venir souffler ses bougies le tas d'os. Donc bon, l'un dans l'autre comme je dis souvent, c'est quoi l'intérêt de faire une première page avec l'image d'un disparu ?

C'est le moment ou jamais de vous présenter Anne-Sarah. Tout d'abord, que l'on soit bien clair, Elisabeth à neuf caractères est toujours d'actualité. Elle est et restera éternelle. Là, Anne-Sarah, c'est un concept, une idée, une projection privée. Anne-Sarah, c'est une image de femme avec laquelle je vais définitivement me réconcilier, j'espère. Anne-Sarah, dans la vraie vie, c'est une femme d'une quarantaine d'années. Sa mère bretonne, voire bigoudène, lui a donné la première partie de son prénom. Son père d'origine juive ashkénaze lui a donné la seconde partie de son prénom. C'est ainsi qu'Anne-Sarah apparue dans le monde. Ça sonne bien je trouve, c'est un prénom composé qui évoque tant de choses intimes et lointaines. Mon dernier projet, mon ultime mission sur cette terre, c'est de la rencontrer, de la séduire et de l'aimer. Ainsi vais-je chercher cette femme réelle ou imaginaire, qui pour l'occasion portera peut-être d'autres prénoms, genre Béatrice ou Nathalie. C'est qu'elles ont l'une et l'autre huit caractères. Je vais donc avancer dans cette direction, en quête de ma belle. J'ai un peu plus de 25 ans devant moi pour y arriver.

Bonjour Pierre-Olivier. Oui ? Que puis-je pour vous ? J'aimerais vous revoir, vous me plaisez beaucoup. Ah ? Oui, depuis la première et dernière fois où nous nous sommes vus, je ne pense qu'à vous. Ah ? Me voilà bien embêté vous savez. J'ai un très gros défaut, je suis copieusement marié. Pas gênant. Ah bon ? Et j'ai un autre très gros défaut, je ne conduis pas. Autant dire que je suis une sorte d'handicapé du moteur. Pas gênant. Ah bon ? Vous êtes sûr ? Parce que quelqu'un m'a dit justement que tout cela était très embarrassant. Tout va bien. Bon, bah alors heu ... je vous propose un rendez-vous dans

un endroit pas trop bruyant parce que je suis aussi un peu sourdingue, dur de la feuille quoi ! Pas gênant. Ah ? Décidément, cela se présente plutôt bien. Mais vous ne savez pas encore tout. La nuit, je ronfle et j'ai une haleine de renard des sables. Vous imaginez le tableau ? Obligée de mettre des boules Quiès dans les oreilles et une pince à linge sur le nez. Pas gênant, j'irai dormir à côté. Elle n'est pas normale celle-ci. A moins que ... non ? Ce n'est pas vrai ?

J'en croise des femmes tous les jours quasiment. Des belles, des moches, des vertes et des pas bleues, le plus souvent fermées parfois ouvertes. Des fois je me dis que c'est un beau métier finalement, formateur bureautique. Peut-être faut-il le dire vite au cas où un esprit un peu taquin viendrait à s'exprimer sur le sujet.

En fait, il se peut qu'Anne-Sarah ait une quinzaine d'années. Disons qu'il se pourrait qu'elle soit à l'exact endroit où elle ne serait plus une enfant ni tout à fait une femme. Il se pourrait qu'elle soit celle-ci, vêtue d'une petite robe noire légère. Avec rien d'autre que des ballerines, noires elles aussi. Il se pourrait que je l'aime, là-bas et maintenant. Et ainsi de suite chaque jour jusqu'à ce que mort s'en suive. J'aime, bien sûr que j'aime ! Avec une fidélité exemplaire. Des fois, j'aimerais que mes sentiments éternels puissent être accrochés aux clous des couloirs d'école et que les enfants émerveillés aient ainsi l'envie d'y croire. J'aimerais cela si c'était possible. Vous imaginez le sens incroyable que tout cela pourrait prendre, si et seulement si. Si tu aimes alors tu seras libre et heureux, même les samedis soirs où il n'y a rien à la télé et que le conjoint s'est barré faire une course contre la montre, sinon tu seras comme presque tout le monde, une chose profondément inutile. Papa ? J'aime une jeune fille qui se prénomme Anne et Sarah. Elle est en deux parts comme moi. Elle est comme moi. Peut-être est-elle mon double, mon autre féminin, ma seconde partie ? Parfois, je me le demande. Je me dis qu'aimer une femme par exemple, ce serait comme de vouloir aimer ma moitié féminine. C'est tordu, bizarre non ? Avec l'être humain, il faut s'attendre à tout. Mais alors, Anne-Sarah, elle ne serait pas un peu toi par hasard ? Comme quoi, le hasard fait bien les choses ou alors n'existe définitivement pas.

Je pars en vacances avec femme et enfants. Je ne sais pas très bien où, à destination je présume. Une chose est sûre, c'est que la mer est là et que la côte qui la borde est pour le moins escarpée. Il y a des gens qui se baignent un peu partout, qui sautent dans les vagues importunes. Notre hôtel n'est pas en vue, il se trouve un tout petit peu plus loin près du rivage. Ce ne serait pas raisonnable d'y aller à pied. Nous n'avons pas de voiture. Le car nous a déposés à son point de chute. Il est tard, trop tard peut-être. Tout est fermé, les boutiques, les agences. Il faut que je parte seul en éclaireur chercher une solution. Quelle solution ? Il n'y en a pas. Je ne sais plus très bien ce qui suit. A un moment donné, une grande brune apparaît dans un appartement. Elle est jolie, tout à fait à mon goût. Elle me propose de sortir, d'aller faire un tour dans sa décapotable rouge. Je l'embrasse par deux fois, la seconde très proche de la bouche. Je vous aime. Elle est d'accord, ne répond rien. Super sa bagnole rouge, c'est à nouveau la dolce vita les cheveux au vent. Elle se gare, me dit qu'elle va faire une course, qu'elle n'en a pas pour très longtemps. Si je faisais les cent pas sur le trottoir en attendant. En arrivant au coin de la rue, je croise mon épouse qui a l'air fâché du mauvais tour que je lui ai joué. Elle passe à mon niveau sans m'adresser le moindre mot. Pour ma part, je ne me sens pas du tout désolé par la situation. Certes, la brune ne revient pas et mon épouse non plus. Certes, je me retrouve

seul. C'est parfait, non ?

Qu'est-ce qui se passe là ? Je dois aller travailler. Pourquoi ? Oui, c'est vrai, pourquoi ? J'aurais tellement aimé rester chez moi à aligner des mots, faire des phrases et ne plus sentir le monde extérieur. J'aurais tellement souhaité ne plus avoir à gagner deux euros six sous pour me payer mes croûtes de pain et celles de mes mômes. J'aurais tellement voulu imaginer des choses, penser, fantasmer pendant de longues heures au lieu de voir vos tronches.

"Elle tue ses enfants et se pend". Cela laisse songeur, non ? Un journaliste relate les faits dans les colonnes d'un canard. Une mère de famille de 22 ans s'est pendue, dimanche soir, quelque part en France, après avoir étranglé ses trois filles de 3 ans, 2 ans et 2 semaines, une dizaine de jours après le suicide de son mari, alors en proie à des problèmes professionnels et financiers. C'est la crise, n'est-ce pas ? La mère de famille ne travaillait pas. Elle a peut-être préféré tuer ses filles et mourir au lieu de finir sur un trottoir. Cela laisse perplexe, non ? Une telle décision, un tel acte ! Je ne serais pas du genre à m'accrocher désespérément à la vie mais là, j'avoue, je reste tourneboulé, aux prises avec des considérations éthiques qui s'entrechoquent. Ça fait mal au ventre cette pauvre histoire. Ces malheureuses enfants qui auraient dû avoir une chance de vivre, c'est affreux !

Je pourrais prononcer Anne-Sarah toute la journée tellement je ne m'en lasse pas. Bien qu'il serait très plaisant de m'enlacer autour d'elle. Etre deux, ne faire plus qu'un. Changement de verbe, changement d'état, je suis, nous ne faisons. Cela a le mérite de préciser la scène en cours de réalisation. Anne-Sarah pourrait être comédienne ou bien actrice, ce qui revient un peu au même. Elle a pris des cours au sein d'une troupe amateur comme on dit. Elle est très douée dès qu'il s'agit de ne faire plus qu'un. Moi, j'aimerais bien savoir faire comme elle sauf que je ne suis pas très habile pour cette manœuvre. Je ne sais pas, je ne sais plus. Je crois que cela ne m'intéresse plus en fait. Moi, ce qui m'intéresse encore, c'est le sentiment. Oui, c'est bien ça, entretenir des sentiments comme on surveille son jardin et que les roses s'épanouissent jour après jour. Je crois pouvoir dire qu'il n'y a pas plus difficile à accomplir sur cette terre. C'est le sens de la vie que de vivre de ses sentiments.

Ils sont tous morts sauf mes sentiments. Je suis allé tôt ce matin à l'enterrement de toutes les contingences hostiles. Il a fallu un immense trou noir pour recevoir le monde. Il y avait beaucoup trop de monde à cette inhumation. Vous imaginez tout ce qu'il a fallu ensevelir pour retrouver le goût des sentiments ?

Quand j'étais jeune, si jeune, que mon moi était un autre, mon père disait. Qu'est-ce qu'il disait déjà ? Que pouvait-il bien dire ? Intéressant ou pas ? C'est quoi un propos intéressant ? Je me le demande souvent. C'est une parole que l'on comprend. Mais alors, ceux que l'on ne comprend pas ne servent à rien ? Mon père était un homme simple, pas un intellectuel incompréhensible. Heureusement, n'est-il pas ? Mon père disait. Il disait souvent les mêmes choses, se répétait beaucoup. Je me demandais souvent pourquoi telle histoire revenait si régulièrement. Cinq fois, six fois la même galéjade inlassablement. S'en rendait-il compte ? Moi, cela finissait par me saouler un peu, la plupart du temps. Disons

que mon père était un homme simple mais pas très intéressant. Disons que mon père cherchait une attention à travers ses histoires, ses blagues à deux balles. A faire l'acteur et à chanter comme il le faisait les samedis dans les maisons de retraite. Il cherchait une forme de reconnaissance, une légitimité. Il ne pouvait avoir de l'ambition, n'étant pas bien pourvu. Il ne pouvait pas prétendre atteindre une haute sphère avec si peu de culture. Disons qu'il a cherché à être reconnu avec les moyens du bord. Et puis il est mort, pris par surprise. Il pourrait être encore là, à raconter ses billevesées. Il aurait eu quelque chose comme 75 ans aujourd'hui. J'aurais aimé qu'il soit encore là, présent quoi. Comme avant, comme par le passé.

Je comprends quelque chose. C'est un enseignement qui vient de la mort, qui donne du sens aux vivants, au père que je suis. Parce que moi aussi, je suis un père mine de rien. Il y aurait comme un sens dans la continuité. Plus précisément, il y aurait un sens pour un père de donner de la gentillesse à ses enfants, aux moments propices où ils se croisent. Le plus possible d'attention, d'amour, cela devrait être réalisable. On ne reçoit jamais assez d'amour et de gentillesse.

Tous ces "moi" qui partent et tous ces "moi" qui arrivent. Cette vie si étrange. Cette pensée qui se décompose dans un épais brouillard primitif. Entrée, sortie. Je n'ai pas besoin de temps mort pour l'instant.

La première fois, c'était un matin, vers 8h00. Je suis monté dans mon bus, le 6. A cette heure relativement matinale, il n'y avait comme d'habitude pas grand monde à l'intérieur du bus. Quelques gens pour ainsi dire, des besogneux pour la plupart. Des gens qui cherchent parfois désespérément à s'en sortir, à améliorer leur quotidien. Qui n'y arriveront sûrement jamais. Je faisais partie bien malgré moi de ce modeste et morne collectif. Je suis en effet quelque part par-là, à manger mon pain sec et à boire mon eau. Ni plus, ni moins. Sustentation qui pourrait apparaître comme suffisante aux dires de la cadette. Il en faut peu pour vivre paraît-il et s'en trouver satisfait. Il y a des fois, je me demande d'où nous vient cette vision élémentaire des choses. Un matin vers 8h00, elle m'a regardé alors que je montais dans le bus. Avec une espèce de certitude, de conviction que j'étais celui-là. Plusieurs fois, elle a dû se redire la même chose invariablement. Dans les trains et les tramways notamment, où nous passons beaucoup de temps le matin et puis le soir. La plaine est blanche de neige et ses yeux sont presque noirs. Elle me regarde. Bonjour... Bonjour. Bonsoir... Bonsoir. Il y a une chose chez cette femme que j'admire lorsque moi aussi je la regarde. C'est ce sourire qu'elle a dans les yeux, qui inonde son visage avec une infinie douceur et qui redescend jusqu'à sa bouche. Au début, au tout début, je croyais qu'elle n'était pas très jolie. En fait, non, c'est tout le contraire, elle est ravissante. J'aime bien le son de sa voix, j'adore ses deux lèvres. Il faudrait que je puisse la retenir quelques instants pour en savoir davantage. Pour une raison totalement mystérieuse, je n'arrive pas à lui parler alors que franchement, ce n'est pas mon genre de garder le silence lorsque l'envie est là. L'autre soir, nous attendions le tramway. Nous sommes montés par la même porte, je lui ai emboité le pas et je me suis assis en face d'elle. Nous avons échangé des sourires charmants et rien de plus. Pourquoi pas un mot à part bonsoir ? La rame était-elle trop vide, trop dépeuplée à cette heure pourtant d'affluence ? Peut-être ai-je ressenti un manque de resserrement, d'intimité ? Peut-être me suis-je autocensuré par peur de décevoir ? Parce que je peux être très décevant, vous

savez ? Elle doit avoir une origine étrangère, je le vois sur son visage, la forme des yeux, le nez qui pourrait être qualifié d'égyptien, à la Cléopâtre. Oui, c'est cela. Elle est une réincarnation d'une reine du Nil. Beauté discrète, qui reste à découvrir peu à peu, pas à pas, sans faux pas. Ou bien ne le faut-il pas, je ne sais plus. Je me suis senti si hésitant. Je m'interroge sur le sens de cet atermolement.

Elle avait un regard profond la fille à la queue de jument brune. Je pouvais y voir le plancher de son âme. Et puis d'un seul coup, j'ai aperçu l'amplitude de son cul. Il y avait là comme une contradiction, une disposition pas cohérente. Comme une sorte de défaut de montage préjudiciable. Parce que bon, on a beau dire mais le physique quand même, ça compte un peu. Pardon, beaucoup. Bon coup, beau cul, belle gueule. Je réfléchis, je ne vois pas de solutions pour l'instant. Il faudrait qu'elle fasse une cure de quelque chose. Ou qu'elle fasse un régime stalinien. Ou plusieurs trucs en même temps pour retrouver la ligne droite.

Oui, je ne sais pas encore son prénom. Ce que je sais néanmoins, c'est que je la regarde le matin passée à grande vitesse dans les couloirs du train. C'est une petite brune tonique à queue de cheval. Un matin, elle s'est installée en face moi dans le compartiment à fauteuils rouges. Nous avons de la place pour étendre nos jambes. Une sorte de rituel semblait alors l'habiter. Des habitudes ancrées depuis des lustres. La minute du maquillage arriva pile à l'heure prévue. 7h29, le matériel sortit de la trousse. Le ravalement de façade fut à ce point méticuleux, précis, léger. Un peu de truc sur les joues, du machin sur les paupières et encore un peu de bidule sur les cils, sans oublier les lèvres. Il n'y a pas eu à cet instant de transformation flagrante, non. Juste une sorte d'équilibrage des zones en présence. Faire que tout corresponde en fait, avec harmonie et douceur. Je fus séduit par ce que j'observais. Et depuis, je la vois certains matins et parfois les soirs. On ne peut pas dire qu'elle soit très ouverte au monde extérieur. Elle est le plus souvent renfermée sur elle-même, recroquevillée. Un soir de galère ferroviaire, je la vis courir pour attraper un train qui n'allait pas partir. Je n'ai pas eu le temps de l'arrêter pour la prévenir du désagrément. Se voyant seule dans le train, elle redescendit et se dirigea vers moi pour me demander si j'avais quelques explications sur le dysfonctionnement. Je fus pour le moins surpris. Ravi en même temps qu'elle m'accorde quelques instants. Et puis plus rien. Jusqu'à ce mardi de l'an de grâce où, prise par un élan de grâce, elle monta dans un des compartiments surbondés que j'occupais déjà. Il faut dire monsieur que ce jour-là fut un peu spécial. En effet, les conditions climatiques exceptionnelles avaient tout bonnement rendu la circulation des trains difficile. Il y avait autant de gens debout qu'il y en avait assis et je faisais partie des chanceux. Jusqu'au moment où je vois arriver dans le wagon cette douce créature qui cherchait du regard une hypothétique place. Stoppée à mon niveau, je lui adresse mon bonsoir. J'ai une place pour vous. Voyez cette tablette devant moi, je vous propose de la déployer et de vous assoir dessus. Ainsi pourrez-vous trôner sur cette table et moi vous admirer sous toutes les coutures pendant une heure. Cela a eu le don de l'amuser, elle s'est donc prêtée au jeu. Nous avons échangé quelques mots pendant le voyage, c'est là que j'ai appris qu'elle faisait 60 kilos. Oui, je ne sais pas encore son prénom mais je connais déjà son poids. J'espère la revoir bientôt, de face ou bien de profil, peu importe, la revoir. Il n'y a de plaisir et de sentiment que dans le temps du présent.

Alors comme ça, c'était donc ça. Je le savais ou bien ne le savais-je pas tout à fait. Au

sujet de ma vraisemblance. Cette nuit, j'ai eu la certitude que je me suis trompé de vie. Se tromper de vie, cela me laisse dans un drôle d'état, un peu second. La certitude finalement d'avoir vécu pour rien. C'est quelque chose hein ? Alors que je trottais ce matin, les pieds nus, à éviter les flaques d'eau comme d'autres cherchent à éviter les récifs de la peine. J'allais la tête vide et le cœur en fête, pantalon tee-shirt, reprendre un transport pour atteindre je ne sais quel foyer. La nuit fut belle, la nuit fut douce avec elle, à entretenir son cul et tenir son sein d'une main ferme. C'est une jolie femme que j'ai connue il y a trop longtemps, au temps béni de ma vraisemblance. C'est un grand bourgeois dit-elle à quelqu'un qui se tenait non loin, qui aime les amours charnels, éphémères et puissants. Il est là pour ça, c'est ce pourquoi il vit. Deux, trois larmes aimeraient bien se pointer mais rien n'y fait, j'ai la déception sèche. Malheureux comme un Pierre. Ce matin, je me suis regardé dans la glace de la salle de bains alors que j'étais nu, pas encore débarrassé des transpirations de la nuit. J'ai regardé ma bite avec dépit. Débité, dépité, je suis allé prendre une douche. J'ai retrouvé cette nuit ma gourmète que j'avais laissée à une môme américaine, j'ai retrouvé mon prénom, mon identité après la nuit passée avec elle. Ma vraisemblance.

Ce n'est plus moi qui pense dans ma tête mais un autre qui a pris ma place.

Il m'arrive parfois d'être admiratif de ce que la vie est capable d'engendrer. Quand je regarde mes filles, je me dis que deux bons spermatozoïdes peuvent faire de belles choses. Les deux fleurs d'orchidée dans la cuisine sont tout simplement magnifiques. Il faut bien admettre que cette vie, si incroyable soit-elle, réserve parfois de belles surprises. Oui, c'est évident de lapin. Tiens, en parlant de ça. La vendeuse de lunettes du centre commercial des Arcades a deux dents contre moi la pauvre lapine. Elle n'a pas eu de bol à ce sujet. Par contre, elle a une paire de roploplos mon pote ! Ne peut pas s'ennuyer le mari avec un tel outillage. Par contre, c'est sûr, il faut qu'il fasse gaffe dès que Cindy la Bunny veut lui raboter la carotte. Là, il prend un risque majeur le gars, de devenir juif sans le vouloir. Non, ce n'est pas drôle.

Les offusqués au bûcher ! Les évadés fiscaux à la potence !

J'ai rêvé de tes 60 kilos cette nuit. J'ai rêvé de toi. J'ai passé un si agréable moment de vie en ta compagnie. C'était tellement bien cette connivence, tellement bien. Tellement au-dessus de tout ce qui peut se vivre. Tes regards en disent long sur ton intention, sur la puissance de feu de ton sentiment. Je vais sur le balcon décoller de plaisir, partir vers la transcendance absolue, l'amour, la mort. Je fais des bonds aussi hauts que le toit de ma maison. Les gens attablés en face se demandent. Qui est cet homme qui saute ainsi ? Qu'éprouve-t-il ? Trois, quatre sauts, il faut que je retourne dans la maison te voir encore, te répondre. Je cherche des prétextes pour que tu restes là, près de moi. Oui, son fils ne fait que des bêtises. Elle a un fils apparemment, assez jeune. Qui ne fait que des conneries. Genre qui se recouvre de terre dans un bac à plantes et risque de mourir étouffé. Oui, je ne peux pas te laisser partir, il faut le nettoyer, lui donner une douche. Je l'aime bien ce môme. Disons que c'est peut-être plus symbolique qu'il n'y paraît. Peut-être qu'elle ne veut pas d'un petit garçon mais d'un homme ressuscité, sorti de terre. Alors je suis là pour toi. Oui, c'est moi l'élu. Un homme concrétisé, une femme réalisée qui se rencontrent, échangent des regards complices. C'est le début et la fin de mon rêve. J'espère que ce sera

la fin de ma vie.

Je lui ai demandé, comme ça cash. Voilà, je me disais tout à l'heure en vous apercevant que je connais votre poids mais que je ne connais pas votre prénom, c'est dingue non ? Il y a des fois je suis comme cela, à la mode américaine. En fait, on n'est pas aux States ici. Cela ne se passe pas comme dans les films. Bon, ça m'a fait marrer, elle un peu moins je crois. Nous n'avons pas tous forcément le même humour, c'est con. Bien, moi qui rêvais de découvrir Toulouse avec elle. C'est fait ! Ah oui, au fait ! Elle s'appelle Virginie comme l'Etat ricain. Prénom ma foi qui lui va bien, peux pas dire le contraire. Virginie, 60 kilos, vit à Fleury, travaille dans le 15^e arrondissement de Paris, hihi !

Alors voilà. Je me disais aussi. Je suis encore dans mon rêve de la nuit. Je me disais à propos de cette vie offerte, de ces petits riens qui s'accumulent les uns derrière les autres. Je me disais qu'il serait rien de la perdre sinon que d'en avoir une autre opinion. Mes mains reposent sur le clavier, je ferme les yeux. Mon esprit fout le camp, va s'imaginer des choses. Putain, un téléphone portable exécute sa mélodie de merde pendant que le contrôleur du train passe examiner la validité des billets. J'étais si bien installé bien dans ma somnolence, à imaginer des situations irréelles.

J'ai raté ma vie, je le sais ça, j'en ai l'intime conviction. J'ai essayé, je n'aurai pas de seconde chance. Hier soir, j'ai demandé à mes morts de m'envoyer un signal, père, grands-parents paternels. Etes-vous non loin ? J'aimerais pouvoir me dire que je vais revenir une dernière fois et que cette fois-ci, ce sera la bonne ! Bon, le bouton de mise en veille du téléviseur s'est bien éteint au moment de l'invocation, je ne sais si c'est une coïncidence fortuite, c'est la première fois que je constate cela de cette nouvelle télé. Pas de quoi en faire une révélation ! Mais bon, à vérifier tout de même.

Et puis quoi ? Encore une fois, n'ai-je pas que ce dont j'ai besoin ? Je repense à mon ami Pieter, présent sur les plages en toutes saisons, seul sans l'être tout à fait. Profondément solitaire et pourtant souvent entouré par les enfants qui s'amuse des châteaux de sable. Seul à faire et à rêver, c'est sûr, c'était suffisant pour lui, si sûr. Il n'avait besoin de rien d'autre que d'être là, peu importe comment. Non, justement. Il lui fallait être seul, sans contraintes, libre de tout mouvement. Il n'avait pas besoin des autres, il avait juste besoin qu'ils soient là, à côté. Pieter, c'est moi, le même. Nous avons cependant une différence, de taille probablement. Il a vécu seul, sans épouse ni enfants, dans un petit studio d'Amsterdam, avec un animal de compagnie semble-t-il pour unique présence. Moi, j'ai pris le max, une totale.

Je n'ai jamais connu une personne plus ancrée dans la vie que Pieter, mon ami, mon frère. Il y en a peut-être d'autres dans la nature des êtres comme lui, comme nous. Des fois, je me prends à rêver qu'il ne soit pas encore mort. Des fois, j'aimerais pouvoir lui parler d'espace, de monastères en Espagne, du temps, des fausses éternités, des paupières qu'il faut pouvoir fermer pour ne plus avoir à entrevoir le ridicule. Mais il est mort déjà. Alors je n'ai personne à qui parler de tout cela. La mort des uns fixe parfois l'isolement des vivants.

J'ai une grosse envie de délirer, de tout mélanger, un peu comme d'habitude. De

toute façon, je ne suis pas là pour construire quelque chose qui pourrait durer après ma mort. Délirer tout en étant gentil, tendre et délicat. Framboise ! C'est un bon début. Il faut que je lui trouve un objet couleur framboise pour son anniversaire. Cela, je le crains, ne sera pas très évident. C'est pour le 21 juin, jour de la fête du bruit dans la rue et du début de l'été. J'ai vraiment envie de lui offrir un petit quelque chose. Pourtant, je ne la connais pas ou si peu. Tout ce que je sais, c'est qu'elle vient du sud, d'un état méridional qui sent si bon en été. Où en étais-je ? Deux paires de cerises pas trop mûres couleur framboise en guise de boucles d'oreille, c'est une bonne idée. J'ai bien pensé lui trouver une réplique framboise de mon cœur sanguinolent. C'était dans un merveilleux film, les amants du cercle polaire. Elle aide les gens qui sont malades, Dali, Dali-da. Rien que pour cela, un beau présent symbolique s'impose. De quoi faire pâlir la grisaille de Douai. Au nord, c'était quoi déjà ? La chaleur humaine avec un cœur venu de là-bas, du petit Tibet de la Botte. C'est ainsi que j'aimerais m'appeler pour la circonstance, pour être dans la tourelle de sa maison à regarder au loin les terrils de son enfance. Je connais un peintre douaisien qui pourrait peut-être lui faire un tableau. Ça y est, j'ai trouvé mon offrande ! Une miniature framboise et kaki avec un joli cadre autour. Maintenant, il me faut réfléchir au contenu de cette prouesse et passer commande le plus rapidement possible, l'échéance étant toute proche. Pour l'instant, il me vient une idée surréaliste, forcément Dali, Dali-da. En arrière-plan, un paysage typique de l'arrière-pays des Abruzzes et au premier plan, une framboise en forme de cœur. Peut-être une petite croix rouge quelque part viendra s'immiscer. Ceux qui auront la chance de passer dans son salon pourront s'exclamer. Oh un Chagall ! Mais non, c'est un Dali oui, n'est-ce pas Dalida ?

J'ai perdu Virginie, Laura et Louisa dans la bagarre. Marina n'est pas loin, qui attend la suite. Une autre dont je ne connais pas le prénom se trouve quelque part par là. Dali est arrivée sans se presser, sur son cheval blanc. A moins que ce soit Clara et là, je ne réponds plus de rien. J'attends que Florence se manifeste, ce qui n'est pas sûr. Nathalie a définitivement disparu de la circulation, peu embouteillée à cette heure de la journée. Bientôt l'été, je ne vais pas tarder à être beau à nouveau. Pour l'instant, ça ne vient pas. Faut dire qu'il fait un temps de merde, à ne pas mettre un canard dehors. Il y a bien Elodie aussi mais c'est un peu spécial. Il faut que je lui demande un truc au fait. J'ai perdu Souad aussi, il ne faudrait pas l'oublier, un matin que je passais dans son hall de gare. Ça va, ça vient, le vivier n'est jamais stable, ni en nombre, ni en qualité. Je n'arrive pas à les attacher les chéries. Aussitôt arrivées, aussitôt barrées. Au fait, c'est bientôt le démon de midi, l'ange de minuit. Anne-Sarah, je t'ai dans ma ligne de mire.

Quand j'étais même, j'ai été incapable de me prendre en charge pour les devoirs. Pas envie de les faire. Je ne sais trop pourquoi. J'avais probablement toujours mieux à faire, à choisir entre aller jouer au ballon ou écouter un bon vieux Floyd. Bon, c'est sûr qu'après, pour avoir une vie de raté, c'est juste parfait. Contrairement à ma seconde fille, qui mieux que la première, a tout de suite compris l'intérêt de bien travailler. 17 de moyenne générale en 6^{ème}. Seconde, peut-être troisième de la classe. C'est dingue ! Pourtant, elle me ressemble. Comme quoi, chacun a ses propres capacités à se mobiliser. Bravo, maseltov !

Voilà t'y pas que la société se déchire sur la question du mariage pour les homosexuels. Marrant, non ? Qu'est-ce que ça peut foutre franchement ? De ce qu'est la vie, de ce qu'elle sera, non mais allô quoi ! Les gens, mon Dieu, les gens ! C'est vrai qu'on

entend de ces trucs, à tomber à la renverse. On se croirait en pleine inquisition ! Il y a des gays qui risquent d'avoir chaud aux fesses. En même temps, bon. C'est certain que pour produire tous ceux-là, il va falloir tout de même procréer. Bien, ce n'est pas en étant de même sexe que cela va se passer. C'est sûr qu'il va falloir des mères porteuses, des adoptés, de la procréation assistée. Ah bah oui alors, sinon comment voulez-vous aussi renouveler le stock ! Moi, ce qui me ferait marrer, ce serait de voir la tête de deux papas qui auraient adopté un garçon qui, à l'âge de la majorité, viendrait voir ses paparents (nouveau mot) pour leur dire d'une voix assurée : "papas, j'ai rencontré une fille, je voudrais me marier". Deux solutions : soit le morveux se prend une taloche du genre on ne t'a élevé pour ça, pour sûr ! Soit ils font mine de se réjouir avec un petit arrière-goût de... putain, l'enculé, il nous l'a mis bien profond ! Oui, il arrive au gays de parler comme cela, je suis désolé ! Maintenant, il est possible que cela fonctionne pareil pour les filles. Elles ne diraient pas la même chose assurément ! Oui, je vais proposer à l'académie deux nouveaux mots pour désigner ces futurs parents d'un genre nouveau : les paparents et les mamarents. A l'école, cela va être folklorique. Moi, j'ai des parents de base. Hou ! Le ringard ! Ah bon ? Bah moi j'ai des paparents et je suis une fille. Super ! Moi, j'ai des mamarents et je suis un garçon. Cool ! Sinon, il y a l'inverse éventuellement. Donc, si je me résume, cela fait cinq possibilités de combinaisons à trois numéros. Je ne compte pas les frères et sœurs bien sûr non naturels, les remariages. Genre... avant papa était avec maman, maintenant il est avec un autre papa, beau-papa quoi et j'ai un frère adopté, une sœur portée et un OGM au sexe indéterminé. Mais sinon, ça va bien. Psychologiquement, je suis au top ! C'est sûr, ce n'est pas évident de quitter d'un seul coup d'un seul des siècles d'une conformité dominante, il faudra du temps pour absorber la diversité des futures situations conjugales.

En tout bien tout honneur, d'accord. Et en tout mal tout déshonneur alors ? Oui ? Non ? Qu'est-ce que le mal ? Heu... Je vais peut-être éteindre tout de suite le poste, fermer la lumière et aller me vautrer dans une luxure imaginaire. Heu... Le mal, c'est ce qui est naturel, non ? La civilisation, c'est bien non ? Heu... Le mal, c'est quand ce n'est pas bien ? Heu... Je ne sais pas moi, vous pourriez m'aider un peu quand même. Heu... Ne se fait-on pas tout le temps du mal, le plus souvent sans le vouloir ? Heu... Ah oui, le mal n'est que se faire du mal, normal. Heu... Mais bon sang, forcément ! Je suis un mal pour un bien. Ça marche dans l'autre sens aussi. La vie passe, pour ainsi dire vide. C'est vrai qu'en tout bien tout honneur, on se fait chier grave.

Je peux enfin écrire avec une paire de lunettes de soleil corrigées. C'est un peu la classe ou alors c'est carrément nul. Je ne sais pas trop en fait. Il faudrait que je demande à ma voisine de banquette. Je n'ose pas. Il est si peu normal de se parler quand on ne se connaît pas. Mais comment se connaître si on ne se parle pas, hein ? Pour le grand solitaire que je suis, je me surprends souvent à vouloir parler spontanément aux gens que je ne connais pas. Oui, malgré tout, je cherche continuellement et désespérément à parer le vide de quelques nuances, à entrer en contact même si je pourrais fondamentalement m'en passer. Entrer en relation, c'est bien ce que je fais tous mes jours de formation. Il fut un temps où pourtant, j'ai eu une attitude qui n'entraînait pas l'envie d'entrer en relation avec moi. Hautain et révérencieux qu'ils disaient à la Bourse de Paris. Je ne sais pas, ce n'est pas très clair. Ils devaient forcément avoir un peu raison tous. Pourquoi fallait-il à cette époque que je me rende inaccessible ? Fallait-il que je cherche à me donner un peu d'importance avec cette veste verte et grise où mon nom était inscrit dessus ? J'ai eu

l'impression dans mon rêve de cette nuit de regretter ce comportement non conscient. De le regretter pour moi qui n'avais pas su rester simple, qui n'avais pas pu profiter de la présence des autres. Pourtant, beaucoup m'ont reconnu cette nuit, beaucoup m'ont demandé gentiment ce que j'étais devenu.

J'ai comme une aigreur passagère, une petite rancœur tenace. Un truc que je ne digère pas. Comme quoi, on peut se méprendre sur les intentions des individus. On le croyait bon, peut-être ne l'était-il pas tout à fait. C'est vrai, le psychanalyste avait raison. Les images intériorisées d'un personnage ne font pas forcément le personnage. C'est vrai, ce philosophe avait raison. Donner n'est pas donné à tout le monde. Je cherche la bonté ce matin dans les couloirs du train. Il n'y a décidément aucune chance de voir se réaliser l'humanité. Aucune. Je déteste la plupart des hommes, c'est définitif.

Magnifique ! C'est le premier mot qui m'est venu à l'esprit en voyant votre nouvelle photo ! J'ai bien failli cliquer dix fois sur le pouce "j'aime" mais je me suis dit in extremis que cela allait être un peu excessif, voire un peu déplacé alors je n'ai rien fait d'autre que de vous admirer. Vous êtes assurément une très belle femme. Oui, c'est un style un peu direct, je vous l'accorde. En même temps, si rien ne se dit dans ce monde. J'ai une proposition honnête à vous faire. Voilà, je suis un modeste auteur littéraire, qui vous propose de partager ses récits. Ils sont à ce jour au nombre de huit. Une autre personne présente sur le réseau professionnel, qui est en relation avec vous, a déjà lu (dévoré) les sept premiers en un temps record. Elle va très bien aux dernières nouvelles, voilà de quoi être rassurée. Alors, si vous êtes disposée à recevoir l'histoire d'un homme qui raconte sans concessions son intimité, je vous prierai de me laisser une adresse mail, afin que je vous fasse parvenir le premier d'entre eux. Ou pas. Je vous souhaite une bonne journée Florence.

Il y a des matins comme celui-là ou franchement tu te dis. Ah ouais, sans blague ? Et là, normalement, tu te réponds à toi-même. Sans déconner. Et après cette petite séquence, tu n'as qu'une envie, une et une seule, aller te pendre haut et court. C'est ça la vie, rien d'autre que ce petit matin-là. Aller se pendre parce que c'est insupportable. Vie ratée, vie de merde, vie totalement insignifiante. Gens horribles, horribles les gens. Pas deux pour relever l'autre, non. Epouvantable les gens, à vomir. Le misanthrope a de bonnes raisons.

Vivre pour soi-même, pour l'amour de soi. Soi m'aime. Ça se complexifie. Moi m'aime aussi. L'idée étant sous-entendue que nous sommes au moins deux en-dedans. C'est le bordel ! On ne sait pas, on ne sait plus rien. Moi-même, je ne sais plus où j'en suis. Alors bon, soit c'est soi, soit c'est moi. Si on rajoute toi alors c'est le pompon ! Un bazar pas poss'. Toi m'aime, soi m'aime, moi m'aime, ça fait beaucoup pour un seul homme. En réfléchissant un peu, pas trop non plus, je pourrais me dire à moi-même que soi et moi, c'est pareil. Non ? Un et un seul, c'est tout de même plus pratique à utiliser. Pas la peine d'en rajouter des couches, ni de faire une dissertation sur le sujet. Etre moi ira bien, pour ce que j'ai à en faire dans cette existence. Moi et toi-même, toi et moi-même et ça sera très bien ainsi. On le voit bien, ce qui compte, c'est l'amour que je me porte. Toi là-bas, tu n'es qu'un faire-valoir, tu n'es là que pour ça. Il n'y a donc que cela entre vous et moi. La messe est dite, en latin et breton sous-titré. Kenavo les mariés. Vous pouvez continuer à y croire, cela ne dérange personne au final. Machin ? Voulez-vous prendre pour illusion Machine ?

Oh oui dit-elle. Et Machine ? Voulez-vous prendre pour illusion Machin ? En même temps, je n'ai pas trop le choix, hein ? Eh non ! C'est comme ça, chacun pour soi ou pour moi, nous savons maintenant que c'est du pareil au même. Donc, vous êtes bien sûr de vous ?

Sens commun ? Aller vers le plus de bien-être pour le plus grand nombre ? Heu... non ! Ah bon ? Mais alors celui qui dit qu'il a confiance en l'humanité malgré les hommes, c'est un ? Un penseur à moitié lucide ! Il ne peut pas avoir confiance en l'humanité puisqu'elle est composée d'hommes. L'homme, ou les groupes d'hommes, ne veulent pas le bien commun au-delà d'eux-mêmes. Non, jamais. Ils n'ont jamais voulu cela, de tous temps. Dans la psyché, il y a ce marqueur ineffaçable qui m'indique que je dois vivre au-dessus de vous en vous écrasant, d'une manière ou d'une autre. Oui, dans ce cas-là, il n'est pas nécessaire de dire qu'il serait opportun de garder confiance. C'est une énergie, une tension globalement inutile. Je garde confiance en l'inhumanité grâce aux hommes, c'est plus concret. La vie telle que je la vois est donc cette immense farce, cette bouffonnerie sans fond qui s'étire dans le temps sans espérance du mieux collectif. Il n'y a aucun espoir de voir la misère, la pauvreté, la souffrance s'éteindre. Jamais monsieur le philosophe. Au contraire, elles vont augmenter jusqu'à atteindre un seuil tel que l'orange amère de la terre se couvrira de bleus indélébiles. Regardez monsieur le philosophe toutes ces ordures déambulées à l'air libre, tous ces assoiffés de pouvoir et d'argent, les voyez-vous ? Ils sont la gangrène de la pauvre humanité. Vous comprenez ? Comprenez-vous monsieur le philosophe que vous êtes comme eux, un homme ? Vous avez du mal on dirait non ? Qu'est-ce qui vous choque là-dedans ?

Ce n'est pas un roman non. Ou alors le roman d'une vie. Même pas sûr. L'histoire d'une vie alors, une sorte de ballade quoi, une plainte pourrais-je dire. Un petit roman, une romance d'aujourd'hui rédigée par un auteur littéraire de quatre sous et deux cents, ai-je besoin de me le rappeler ? Oui, cela ne fait pas de mal de me replacer dans mon contexte, celui que je considère comme étant le mien. Oui, il ne serait pas raisonnable de nourrir une espérance trop grande. J'ai fait récemment une percée auprès d'une maison d'édition, très connue, trop connue peut-être. Par l'intermédiaire d'une jeune femme que j'ai rencontrée dans le train. Oui, j'avais besoin d'une prise de courant, je lui ai demandé si je pouvais m'asseoir à côté d'elle pour brancher mon ordinateur dans le secteur, un besoin urgent de satisfaire une envie pressante. Elle est très bien cette jeune femme, elle s'appelle Axelle. Et alors, de fil en aiguille, elle m'a gentiment proposé de présenter mon premier trip' à un éditeur bien choisi, genre trié sur le volet. "I believe I can fly, I believe I can touch the sky !" Ça, c'était avant que le navire coule à pic. Un peu excité quand même non ? Et si c'était possible ? Et si j'étais publié, ne serait-ce que 5000 exemplaires, alors je serai heureux. Sinon, cela ne ferait rien, non rien de rien, je ne regretterai rien. Je suis tellement bien installé dans mon anonymat, à distribuer un coup à droite, un coup à gauche, mes paragraphes grandiloquents. "Je crois que je ne peux pas voler, je crois que je ne pourrais jamais toucher le ciel !" Souviens-toi de ton ami Pieter. Il n'aurait jamais souhaité l'ombre d'une notoriété, d'une reconnaissance. Cela ne le concernait pas, cela ne pouvait pas le concerner, tu comprends ?

Ecrire, partout, dans toutes les positions. Le kamasoutra de l'écriture. Assis, couché, debout. Comme à la messe. Assis, couché, assis, debout, par devant, par derrière. Dans

tous les sens, toutes les directions. Et pan, mon poing dans ta gueule connard ! Et toi, la connasse, ne crois pas que tu puisses en réchapper. Dans le train, chez moi, chez les autres parfois quand je m'emmerde ferme. Je fais des phrases que je stocke sur mon téléphone portable. Je fais des notes, des pense-bêtes, des notas machins, des points de suspension, tout ça. Je me relâche, j'évacue un peu de pression. Je reviens, une envie de tapisser la cuvette. Bah, que c'est vulgaire ! En même temps, ça détend le gland. On n'est pas bien là ? Sur une échelle de 1 à 10, vous la situeriez où votre grossièreté ? Ah bah là, sans hésiter, c'est direct un 9 dans ton cul ! Ah quand même, c'est du gros qui tâche ! Et vous ne trouvez pas cela inconvenant ? Un con venant d'où ? Du pays de Candy, des bisounours, des lapins de trois semaines, des gens bien comme il faut ? Non, pas là.

Epouse Petitjoseph ? Oui ? Nous avons pris votre mari en flagrant délire ! Ah bon ? Et de quoi ? De vouloir s'évertuer à vous faire entrevoir quelque chose de vous ! Ah ! Voilà une chose bien inutile ! Je me demande bien quelle mouche l'a piqué ! En même temps, il ne faut pas lui en vouloir vous savez, il est indécorable ! Souhaitez-vous un procès ? Oui, cela me paraît bien. Il est nécessaire qu'il finisse par payer pour ses obstinations. Et puis tous les torts sont pour lui. Il a cherché à profiter de moi alors qu'il n'a aucun mérite, vous comprenez ma désolation et mon envie de réparation ? Je ne comprends même pas comment j'ai pu ! C'est une histoire rocambolesque, un mauvais film je vous assure ! Pour vous donner un exemple. Je l'ai triballé pendant quatorze ans en voiture sans que monsieur daigne passer son permis. Vous voyez le genre ou pas ? Il va prendre cher, c'est moi qui vous le dis ! Et puis tout cela m'a fait horriblement souffrir, vous comprenez ? Pas que physiquement, moralement aussi. Imaginez seulement deux secondes que je puisse être une mauvaise cause, c'est absolument insupportable ! Non, non, je n'ai fait que réagir à ses insuffisances, vous en conviendrez monsieur le juge. Vous avez raison madame. C'est vraiment un profiteur, un sale type, qui a cherché en permanence à faire de vous un monstre. Vous n'êtes que victime de cet individu peu recommandable, foncièrement décevant.

Mercredi 10 juillet. Le temps se précise. Il ne reste que peu de temps avant la fin de ce neuvième récit. Il y a une mort de prévue au bout. Après les trois derniers points de suspension... Je vous laisse imaginer ce que serait la suite. Vendredi 12 juillet matin. J'espérais un message venu de l'au-delà, d'un autre monde que l'on ne voit plus. Je ne vois rien, je suis déjà mort par anticipation. Oui, ce matin, j'ai l'intime conviction d'être résolument mort de mon vivant. J'ai pour ainsi dire un peu devancé l'appel. Haut de quatorzième page. Je devrais refermer le tout et partir. Je vais devoir encore tenir cinquante-huit pages dans cet état intermédiaire, dans cet entre-deux.

Axelle a deux l comme les anges de la paix. C'est un père de la paix sur terre qui m'a annoncé la bonne nouvelle. Une mère devrais-je dire. Mieux encore, une femme. Et comme toutes les femmes anges, vous avez les yeux verts. Je suis un écrivain selon vous. Vous me l'avez dit vendredi soir alors qu'au matin, j'espérais en vain un message de reconnaissance d'un autre monde. C'est hier soir, un dimanche, que je l'ai ouvert. J'ai senti des ondes me traverser de part en part, une émotion fulgurante m'a recouvert. Voici une belle chose qui m'arrive, un bonheur simple et extraordinaire. Etre reconnu ? C'est à peine croyable ! Comment avez-vous pu avoir une attention pour moi ? Je suis si étonné, si heureux de votre inclination. Cela me fait tellement du bien d'avoir un mérite soudain, une

valeur inattendue. Pas de quoi être reconnu par le plus grand nombre non plus parce qu'il faudrait que j'écrive alors une sorte de roman plus en rapport avec la convenance du moment. Mais par une seule ne suffit-il pas ? Axelle est tombée dans ma conscience par un double, voire un triple axel. Je vous ai faite prisonnière de mes sentiments, ici et maintenant. Et ainsi de suite jusqu'à la fin de mon éternité, je le ressens si fortement. Vous avez tellement de légitimité pour dire cela, vous êtes un écrivain. Et pour rajouter aussi. Vous avez du style et dans notre littérature française actuelle, il y en a vraiment trop peu. Là, normalement, je pleure. C'est d'ailleurs ce que j'ai fini par faire, pleurer doucement.

Il faut que j'arrive au bout, jusqu'au point final de ce dernier récit. Que l'annonce de ma mort me sera douce. Puisqu'il n'y a pas d'espoirs et qu'il n'y a plus d'illusions. Je quitterai ce monde grossier et malhonnête avec un contentement probablement amer. C'est normal non un peu d'amertume au passage ? Mais content quand même de ne plus avoir à supporter.

Pourquoi ne souhaitez-vous plus me voir ? Ah oui, parce que j'ai souhaité faire mes besoins dans le four de votre cuisine, c'est bien ça ? C'est vrai, ce n'est pas le lieu approprié, en tous cas pas adapté à ce genre de commissions, surtout qu'à cet instant vous étiez en train de préparer des patates au four. C'est immonde, abominable, je vous l'accorde bien volontiers. Il y a des fois, je ne sais pas, je ne sais plus ce qu'il convient ou ne convient pas de faire. Comprenez chers amis humains que le néant m'habite alors parfois la convenance m'échappe. Moi, par exemple, je pourrais être au four et au moulin en même temps. Mais bon, me voilà banni de la cuisine à vie alors j'irai me retrancher dans le moulin, m'attacher à ses ailes, tourner avec le vent la tête pleine d'inconvenances.

C'est pour elle alors que j'ai écrit tout ceci, pendant toutes ces années. C'est dingue ce que l'amour peut faire faire, l'envie d'être reconnu aussi.

D'accord ! Voyez où je me trouve. A un niveau rarement égalé. La demoiselle m'a demandé de lui concocter des **oxymores**. Vous me voyez très emprunté. Il faudrait en une seule fois que je caresse l'insaisissable, que je réveille d'illustres morts, que je revienne à l'une des sources du tout, à la glorieuse **Grèce** antique. Je sens que je n'ai pas le droit à l'erreur. Je ne voudrais pas qu'elle soit déçue. Son nom désigne un hôte, autrement dit une hôtesse de marque. La première fois que je l'ai croisée, c'était lors d'un cocktail à Paris, sur la rive gauche. Un orchestre jouait « mood indigo » au saxophone. De quoi assouplir tous les corps aux alentours. Je l'ai regardée, étincelante en haut des marches de l'hôtel particulier, recevant ses invités prestigieux avec tant de spiritualité. L'autre première fois où je l'ai croisée, il n'y avait déjà plus de temps entre nous, sinon l'inexorable et doux filet de la **clepsydre**. De notre première rencontre amoureuse, j'ai gardé le souvenir d'avoir été transformé en **lion**. Vous **Atalante** et moi Hippomène, amants terribles de la tradition béotienne. Et le voyage ne faisait alors que commencer, à travers les siècles. Je reconnais ces deux **émeraudes**. Vous êtes une femme ange de paix remontée vers le nord depuis le temple de Cybèle. Votre simplicité et votre finesse d'esprit inondent les terres brûlées par le **soleil** et les hommes. Demain matin, nous prendrons le même **train**, avec probablement l'envie de ne jamais en redescendre. J'ai pour dessein secret de vous baiser humblement les mains pendant un long **moment**. Je voudrais, pensant à vous, imaginer tellement de mots et de silences, devenir ce que je ne croyais pas être, n'ayant pas de

maitrise des lettres et des figures de style. Et vous, de me faire part de vos déterminations, de votre envie d'une autre vie où peut-être je pourrais paraître. C'est ainsi que j'aimerais vous savoir présente le jour de mon enterrement, lorsqu'un mois d'avril j'aurai perdu le fil de notre intimité littéraire et que vous recouvrirez la bière **rousse** par des centaines de fleurs de **jasmin**. Je suis d'ores et déjà prêt à me battre, bec et **ongles**, à me tuer à l'ouvrage. Votre index m'indique le chemin à entreprendre. L'une des premières fois où je l'ai croisée, je cherchais une prise. Pourtant la tristesse m'avait déjà envahi d'une **langueur** implacable. Citant Larbaud, on dirait que le jour s'assombrit, que la lumière baisse comme pour un changement de décor dans la pompe champêtre de l'été shakespearien. C'est une **ombre** semblable à celle-ci qui précède les coups de vent où s'envolent et choient les fleurs des aubépines et des cytises. C'est moi dans ce présent qui s'étire, qui m'endorms d'un **sommeil** de plomb. Pourtant, que n'ai-je pas rêvé en vous voyant assise ? Rêver, toujours la même chose, à la belle étoile. D'elle, je suis passé à vous, sans aucune résistance. Serez-vous, vous aussi, inabordable comme toutes les lumières qui brillent au firmament ? Me laisserez-vous danser cette **salsa** endiablé sur le quai de la Loire ? Ou pour revenir à Shakespeare, ne restera-t-il de vous qu'un songe d'une nuit d'été ? J'aimerais pouvoir aller un peu plus loin sans pour autant apparaître sous le trait d'une **sangsue**. Aller, oui, au-delà de l'estuaire du fleuve, me jeter avec vous dans la mer, m'extirper pour un temps de cette **tragi-comédie** que sera ma vie. Je ne crois pas avoir tout dit, je me permets d'en garder un peu pour l'après. Même si vos bons mots m'inspirent tant de gratitude et me procurent déjà l'envie de tout vous donner, de ne rien retenir. Cela manque en effet d'un peu de longueur, pour l'instant.

Encore un été, c'est déjà la reprise. 29 août, veille du 30. Demain, c'est l'anniversaire de maman. C'est aussi la date anniversaire de mon mariage religieux. Seize ans que je suis dedans. C'est aussi l'anniversaire de la chatte Diana qui est née la nuit où lady Di est morte. Véridique. Cela mérite une double ration de Canigou. Normal, c'est une chatte catalane. Tout ça pour dire qu'il y a de la brume ce matin du 29 août et que je suis seul dans le compartiment du train. Axelle me manque. Elle est en vacances alors que je reprends et ensuite elle retourne à Paris avec son fils sous le bras. Je ne sais pas quand je la reverrai. Les queues de trains vont me paraître bien vide sans elle. Tiens, le soleil est orange foncé. Une grosse boule dans les nuages. Je me languis, que dis-je, je me morfonds de ne pas avoir de ses nouvelles, jusqu'à en avoir mal au ventre. On dirait de l'amour. Oui, une de plus à inscrire au patrimoine de mes amours permanents. Elles sont très peu à figurer sur cette liste.

Désengagé, décomplexé, déculpabilisé. Les 3 D. Je le ressens si fortement. J'ai fini par atteindre le point culminant de ma montagne. Il fait beau là-haut, il fait chaud. J'ai un pied en France et l'autre en Espagne. Droit devant moi, la mer Méditerranée et dans le dos, les Pyrénées. Ou inversement. Là, parfaitement seul et parfaitement libre, bien qu'entouré par mon épouse et mes filles, le soleil m'a dit. Ça y est, vous êtes arrivé au sommet de la parabole de votre vie. Vous allez pouvoir dès à présent, n'ayant rien à faire avec le ciel, tomber en chute libre jusqu'au trou, plein de tant d'insignifiance et de liberté acquises au fil du temps et des épreuves. J'ai bien noté l'échéance me dit-il de vos soixante-douze ans. Il vous reste grosso merdo vingt-cinq pages à vivre. Si tout va bien d'ici là. OK !

On ne boit pas de vin rosé avec les carottes râpées. Et on ferme la porte de la grange immédiatement quand je le demande, pardon quand je l'ordonne.

Il faut donc que j'avance encore un peu. Et ma mère de rajouter, pour ceux et celles qui t'aiment. Elle est pénible celle-là quand elle s'y met. Comme si cela allait de soi. Tes filles t'aiment alors tu dois vivre pour elles. Tu en as d'autres en stock des comme ça ? Non mais je rêve, j'hallucine ! Moralement, ce n'est pas tenable. J'ai dit maxi 72, ce n'est pas pour jouer les prolongations. Dans 25 balais, elles auront respectivement 39 et 36 ans alors j'en connais un qui ne va pas demander son reste.

Alors comme ça, comme par miracle, j'ai rencontré Anne-Sarah sous les traits d'Axelle. Axelle, femme bien réelle, a eu 29 ans le 27. Un temps, j'ai confondu. L'avantage d'avoir rencontré Axelle récemment, c'est son apparition au début de ce dernier récit. Elle va pouvoir m'accompagner jusqu'au bout, me tenir compagnie autant que je pourrais lui rendre la pareille. Bizarre comme expression, lui rendre la pareille. Axelle est une femme de lettres, une fan de mots. Une amoureuse de la belle littérature, une femme d'esprit. Axelle a un petit garçon qu'elle a prénommé Calixte avec un seul l, pas comme elle. Il faudrait que j'aie vu la signification de ce prénom. Je fiche mon billet sur la table que son étymologie doit être grecque. Si je perds, je fais quoi ? Heu... un truc qui ne me plairait pas du tout... voyons voir... je ne prenais pas grand risque. Le plus beau en grec, rien que ça !

Tout doux sur la gauche, tout doux on the left, to do sur la gauche, to do on the left. C'est vous qui voyez ! Vous avez l'embarras du choix. Pas facile de composer un billet de train de nos jours.

Si je suis gentil ? Je ne dois plus l'être pour elle. J'ai cessé de l'être. Peut-être que je ne l'ai jamais été et ne le serai jamais. Moi, c'est drôle, je me vois gentil tout plein, tout le temps. Toujours prêt à donner quelque chose, toujours prêt à rendre service. Elle ne voit plus qu'elle, elle ne voit plus que ses déceptions, devenant pour les grandes occasions inutilement désagréable. Je suis à un bout de l'univers, elle est de l'autre côté. Cela m'angoisse toujours un peu ce desserrement du lien. Notamment en début de nuit, entre 0:30 et 1:30. L'impression à peine éveillé qu'un étau va se resserrer et me comprimer doucement jusqu'à me faire implorer. Le rythme cardiaque est un peu élevé, mon cœur bat une petite chamade. Alors dans ces moments désagréables, je tends mon bras gauche vers elle et j'ouvre la main. Elle ne la prendra plus cette main. Si je fais cela, c'est pour me rassurer. Pour me dire que je peux encore étendre le bras, preuve que je suis toujours vivant. En effet, cela a le don de me calmer, je le constate instantanément. Ce n'est donc plus très gênant si personne ne me prend la main. L'important reste de pouvoir la proposer.

Les neuf cercles de l'enfer sur terre, par ordre décroissant dans l'intensité de putréfaction et de corruption, sont selon moi :

- 1 Les financiers (et les banquiers)
- 2 Les politiciens
- 3 Les dictateurs
- 4 Les patrons

- 5 Les actionnaires
- 6 Les missionnaires
- 7 Les médias
- 8 Les professeurs
- 9 Les pollueurs

J'aurai bien sûr quelques mots bien sentis pour chacun, cela va de soi. Cette liste, non exhaustive malheureusement, constitue le socle perpétuel de l'immonde réalité. Cette liste m'encourage à penser que si les homos sapiens ne naissent pas naturellement mauvais, ils le deviennent très rapidement. Soyez heureux qu'ils disaient avec tout ça ! Bien sûr oui, ceci peut expliquer cela, tant de gens qui se flinguent pour de bonnes raisons. Heu... c'est un fléau quand même ! Pourquoi certains n'arrivent-ils pas à supporter l'horreur quotidienne, hein ? Je vous le demande.

1 Les financiers. L'horreur absolue.

Le financier, par ses montages et ses positions spéculatives, peut mettre des milliers de gens à la rue sans être inquiété. Protégé par des hordes d'avocats spécialisés, le financier ne craint rien de la justice des hommes alors qu'un dictateur faisant tuer des milliers de gens finirait par comparaître devant un tribunal international. Le financier est la pire des ordures.

2 Les politiciens. Un must.

Le politicien est un être humain qui a pris sur lui le fait de conduire la destinée des peuples. Pour ce faire, il étudie la langue de bois et la mauvaise foi dans des écoles spécialisées. Le politicien doit être habile pour gravir les échelons. Tous les sales coups sont permis tant qu'ils ne sont pas répréhensibles par la loi. Le politicien peut s'offrir de très bons services de nettoyage. La politique est le plus souvent un prétexte pour pouvoir jouir de la vie en se situant au-dessus des autres, pour satisfaire des ambitions personnelles et se repaître dans l'aisance. Le politicien passe le plus clair de son temps à mentir, à démentir. Un beau pourri.

3 Les dictateurs. Une gangrène.

Un dictateur est en fait un politicien qui a mal tourné. Un politicien a l'avantage de faire croire à des semblants de démocratie. Le dictateur ne prend pas cette peine. Il impose ses règles du jeu. Un dictateur a besoin de cons humains pour le suivre, c'est donc par définition un magnifique manipulateur. Il dispose de sbires pour faire le sale boulot, pour éradiquer tous ceux qui ne sont pas d'accord. Généralement le dictateur tient longtemps dans le temps. Il existe des dictatures variées suivant le style des individus. Il y en a qui préfèrent pour les opposants au régime les camps, d'autres les disparitions qui ne laissent pas de traces, certains les exécutions sommaires, d'autres les tortures, les viols, les infanticides et les charniers. C'est folklorique et très distrayant pour le dictateur. Une belle merde.

4 Les patrons. Un maléfice.

Le patron est une personne qui a pris sur elle le risque de créer une entreprise. Pour gagner de l'argent à l'aide de cette entreprise, il a besoin de faire travailler des gens. Il essaiera le plus possible d'exploiter ces gens pour rémunérer au mieux sa prise de risque.

Souvent le patron oublie de récompenser ses salariés quand les bénéficiaires sont là et dit qu'il ne peut rien faire quand cela ne va pas bien. Le patron, c'est le déni et la mauvaise foi incarnés. Le patron des grandes entreprises, c'est un sommet de la pourriture. Il se pare de toutes sortes de garanties financières qui lui confèreront des sommes astronomiques. De quoi mettre à l'abri plusieurs générations de cancrelats. Un vilain cafard.

5 Les actionnaires. Une plaie

L'actionnaire a une utilité. Il prête son argent à des entreprises qui en ont besoin pour se développer. Le problème aujourd'hui, c'est que l'actionnaire veut toujours plus de dividendes alors que la plupart du temps, l'actionnaire n'en branle pas une. Pour satisfaire les actionnaires, les cafards de patrons cherchent à faire des économies sur ce qui coûte le plus cher, les employés. Les salaires n'augmentent pas et certaines entreprises sont obligées de licencier pour répondre à l'avidité des actionnaires. Magnifique équation des temps modernes, je licencie et l'action grimpe, mes actionnaires sont heureux. Pour la peine, ils vont se branler les deux autour de la piscine. Un putain de profiteur.

6 Les missionnaires. Un cancer.

Le missionnaire n'est pas qu'un homme qui enfourchera madame dans la position correspondante, non. Le missionnaire est pire que ça. Il est sûr que sa croyance est une vérité pour tous. C'est dire à quel point il est con le missionnaire. Il est naturellement prêt à tuer pour imposer sa croyance aux autres. Il existe autant de missionnaires qu'il y a de références à des idées. Personnellement, je ne réponds jamais aux missionnaires sauf pour leur donner rendez-vous à cinq heures du matin contre un mur. Ma mission, si je l'accepte, éradiquer tous les missionnaires de la surface terrestre. Une lèpre éternelle.

7 Les médias. Une raclure.

La manipulation médiatique qui s'exerce sur les masses, c'est impressionnant. A croire que les journalistes sont pour la plupart à la solde des pouvoirs. Des putes de luxe ces journalisteux, des suceurs de moelle. Des caractères de merde qui plus est parce que mesdames messieurs tournent autour des gens connus comme des mouches à merde, ils ne se sentent plus. Je ne vais bien sûr pas m'étendre sur la presse people comme d'autres se vautreraient sur des lits de déchets. Le racolage médiatique est un miroir de nos sociétés. Des pauvres gens sans cervelle qui se prosternent devant des notoriétés douteuses, cela me laisse sans voix. Ce n'est même plus dérisoire à ce niveau-là, c'est l'inutilité parfaite. Une puanteur.

8 Les professeurs. Un zéro pointé.

Au pays de la suffisance et de l'excellence, au pays de la prétention donc, l'ensemble du dispositif de formation initiale serait à revoir. Ne vient-on pas d'être pointé du doigt par une étude européenne nous signifiant nos carences ? Affligeant le rapport. Le nombre d'enfants qui échouent à cause du système éducatif lui-même, c'est à se demander si le prétentieux est capable de se remettre en question. Je suis un enseignant, je suis syndiqué, je suis un demi-dieu vivant et je vous emmerde. Ne pas toucher un enseignant, il serait capable de se mettre en grève le toc. Au pays de l'arrogance, le système éducatif français est un des plus mauvais de la planète. Merci qui ?

9 Les pollueurs. Un irresponsable.

Aujourd'hui, même la pollution est mondialisée. Avec les vents radioactifs et les cargos de la nuit qui échouent sur les plages au petit matin. Les tonnes de sacs en plastique qui flottent sur la surface des mers, les montagnes de déchets qui obstruent les paysages, c'est consternant. En même temps, c'est bien puisque cela pourrait précipiter l'espèce humaine dans le chaos. Mais, quand même, esthétiquement, ce n'est pas terrible. Une si belle nature par endroits gâchée par tant de mauvais traitements. La faute à quoi ?

Même pas un petit bonjour matinal. Même pas une salutation du soir. Ou si peu. Je m'étonne souvent de ce si peu. Il est si navrant, si affligeant. La vie déroule ainsi avec tant de si peu. On peut en effet se demander à quoi cela sert de vivre pour si peu ? Si j'avais pu, je ne serai pas venu pour ça. Dix milles personnes par an en France décident d'arrêter avant le terme. C'est beaucoup. C'est vrai, entre rien et si peu, il ne doit pas y avoir grande différence. Alors, un petit coup de pouce et voilà que le fardeau n'est plus.

WHO IS DJAMILA ? demande le chinois en visite à la Bourse de Paris. Pourquoi demande-t-il cela celui-ci ? Je regarde mon collègue quelque peu interloqué. Menons l'enquête discrètement. Il y a bien on the floor une boxwoman de chez un courtier qui se prénomme Djamila. Il est vrai qu'elle ne suce pas que des glaces à l'eau la jolie beurette, comme chacun sait. Ou alors c'est une mauvaise réputation de plus, allez savoir. Mais comme dit le gars, il n'y a pas de fumée sans feu. Mais bon, notre chinois n'a normalement pas eu le temps de la croiser et d'entendre son prénom, il vient d'arriver dans l'enceinte du palais. Mais au fait, notre bridé ne vient-il pas des chiottes ? Je continue l'enquête. Je me dirige vers les toilettes pour hommes avec pour mission d'inspecter les lieux minutieusement. En silence, au cas où Djamila serait en train de tailler une pipe à un négociateur stressé par la hausse des taux. Rien, aucun bruit. J'ouvre la première porte lorsque soudain je vois sur le mur l'information qui a chamboulé notre bouffeur de riz. DJAMILA SUCK THE DICKS ! Tu m'étonnes que notre péquinois de Pékin ait eu subitement l'envie de savoir qui était Djamila la suceuse ! Au cas où cette dernière aurait bien voulu lui détendre le vermicelle après le service.

J'attends des heures et des jours qu'elle daigne me répondre. Rien. Serait-ce déjà la fin ? C'est étrange une fois de plus. Je ne m'en trouve même pas fâché, question d'habitude sûrement. C'est impressionnant cette propension des uns à se servir des autres, pour satisfaire des intérêts divers, conscients ou inconscients. Tu me sers, je te sers. Je te baise, tu me baises. Le bon manipulateur est celui qui a tout simplement conscience de ce qui se pratique couramment. Il n'est donc pas à condamner. Il gagne, il perd, suivant les situations, c'est tout. L'amour n'échappe pas à cette réalité psychique. Alors, suivant un retournement de prévision, elle ne répond plus ou alors une sorte de strict minimum absolument cruel. Axelle est passée du statut de femme réelle au statut de femme imaginaire. Par la force des choses, c'est mieux ainsi. Parce que, probablement que je n'aime pas cette femme, voyez-vous ? Oui, j'aime seulement la satisfaction qu'elle me procure lorsqu'elle me parle et que je lui réponds. Or, elle ne me répond plus. C'est ça l'origine du mal de ventre, le fait que son silence cesse de me procurer du plaisir.

Il faut que je vous raconte un truc. Un mercredi soir alors que je sortais du bureau, je pris comme d'habitude le métro à la station Ourcq. Vous noterez que tous ces détails sont sans importance pour la suite. Donc, vers 17h20, je montais dans une rame de métro.

Là, sous l'effet d'une impulsion irrésistible, je décidais d'adresser un message à Axelle avec mon téléphone portable. Ce message à cet instant avait pour vocation de réveiller la demoiselle et de la relancer pour essayer de maintenir une communication minimum. Il fallait alors faire preuve de verve littéraire pour susciter une réponse en conséquence. Ce que je fis tellement bien que le message parvint à mon épouse. Cocasse n'est-ce pas ? J'avoue ne pas avoir compris ce qui s'est mal passé. Avais-je mes lunettes au moment de l'envoi ? Le téléphone a-t-il fait n'importe quoi ce soir-là ? Je ne comprends toujours pas l'erreur. En même temps, cela n'aurait pas dû engendrer les mauvaises réactions de mon épouse, si seulement elle avait fait preuve d'écoute et d'attention, au lieu d'une espèce d'hystérie bien féminine. Le comble de cette petite histoire, c'est que je n'ai pas reçu de réponse de la principale intéressée. A la conclusion, je ressens ce matin une profonde solitude, noire et dense. Mon épouse ne s'est, de près ou de loin, jamais préoccupée de moi, de mon intimité. Ce qui a compté pendant toutes ces années, c'est que je réponde à une espèce de norme qualitative et puis c'est tout. J'aurais apprécié qu'Axelle, comme d'autres, deviennent une réalité communicative. Pas de réponses, que des abonnées absentes. Bientôt 48 ans. Je suis seul avec moi-même, bienveillant avec vous. Oui, toi dans le miroir, j'ai passé mon temps à t'écrire, pour te tenir en vie. J'ai vu mes deux lèvres me dire merci.

Oui, quand même, je vous prie d'accepter mes plus plates excuses. C'est vrai, cela se fait... ou pas. Maintenant les grognasses, vous pouvez continuer à grogner jusqu'à ce que mort s'en suive. J'aurais bien aimé qu'Anne-Sarah existe réellement. La liberté retrouvée serait de ne penser qu'à vous, femme imaginée. La seule liberté serait de vous imaginer telle que vous n'existeriez jamais.

Plus rien du tout. Mais alors ! Vraiment plus rien du tout. Même plus une seule gentillesse. Pas la moindre caresse. Aucun rapprochement physique. Rien je vous dis. C'est bien cela, j'ai perdu la bataille. Le rien l'a emporté sur le quelque chose. Perdu, se perdre, se sentir délivré de soi, mourir, c'est tellement évident. Dommage, les rêves vont disparaître. Cette nuit, il y avait la mer et des montagnes grises et violettes. Et puis au beau milieu de l'océan, une île aux dimensions impressionnantes. J'avais déjà rêvé d'elle il y a fort fort longtemps. J'avais beaucoup apprécié cette île en son temps. Ses monts et ses vallées, la petite ville sur la droite avec les jolies maisons. Oui, je n'ai pas fait que la voir, je m'y suis rendu aussi. Et la montée escarpée qui menait aux prairies vertes. Et le chemin le long de la falaise. Et ces tonnes d'images qui me reviennent en ce lundi matin d'octobre.

La mémoire partagée d'un baiser volé, d'un élan audacieux. Se souvenir des rares moments où je n'étais pas tout seul. Je les ai en moi, je les partage avec vous. Vous aussi, vous les avez en vous. Le ciel est magnifique ce soir, bleu, jaune, orange. La lumière est douce, enveloppante, rassurante. Ce soir, il y a des cœurs dans le ciel, du sang qui circule sur le dos des nuages. Ce soir, je vous invite à regarder, à contempler votre passé. Souvenez-vous. Je comprends finalement ce vieux débris sénile qui rêve d'un lieu où tous ces instants seraient enregistrés jusqu'à la fin des mondes. La mémoire du tout, de l'amour dont nous avons été capables et seulement de ceux-là. Mais que serait cet endroit si quiconque ne peut y accéder ? Un espace imaginaire où je puis aller chercher la matière de mes inspirations littéraires ? Alors la mémoire partagée ne serait finalement rien d'autre que des images, celles que j'ai consenties à préserver dans mon esprit et que vous avez

vous aussi gardées.

J'ai ouvert mon portable. Parce que cela serait bien d'écrire un peu. En fait, le lundi matin dans le train, j'ai plus envie de pioncer. A 7h47, il fait encore nuit noire alors que le wagon est décidément trop éclairé. J'ai besoin de somnoler. Non, j'ai besoin d'écrire. De vous dire que j'ai définitivement quitté ce monde comme acteur. Cela ne sera pas une perte, n'ayant jamais été un très bon acteur, tout juste convenable et encore. Spectateur, observateur d'un monde où je n'ai résolument plus envie d'être. Déjà que je n'étais pas trop enthousiaste dès le départ. L'intuition dès mon plus jeune âge d'une vacuité immense s'est convertie quarante ans plus tard en conviction inébranlable. Il faut toujours se référer à sa première intuition. Ce fameux sens acéré de la fatalité et du dérisoire. Il ne m'a jamais quitté. Donc, la bonne nouvelle, c'est que vous ne craignez plus rien de moi. Je ne pourrai plus en vouloir ni à votre bien ni à votre honneur, je me suis désarçonné tout seul.

48 ans aujourd'hui. Nous sommes le 25 octobre 2013, le temps est gris, il pleut par moments. C'est un jour comme les autres même si en me levant ce matin, j'ai cru qu'il serait extraordinaire. Ce qui est étonnant, c'est que je sois encore là. Oui, je suis très étonné d'être encore vivant. La surprise a été de taille ce matin en me regardant dans le miroir. Encore vivant, comme si ce n'était pas normal. J'ai eu envie d'être bien habillé aujourd'hui. En gris et noir, comme si j'allais à mon propre enterrement. Chic.

Axelle Anne-Sarah m'a appris un nouveau mot : procrastination. Oui, je l'ai revue en rêve. Nous déjeunions ensemble dans un restaurant révolutionnaire de la Bastoche. Il y avait foule ce jour-là. De braves gens couraient après d'autres pour les décapiter. Nous trouvions, Axelle et moi, ce jeu très divertissant. Du moment qu'à table, on ne nous serve pas une tête fraîchement enlevée de son propriétaire. Elle a pris un burger Nouvelle-Orléans et moi une grande salade. New-Orléans, pour le clin d'œil forcément. C'est dans un train en partance pour la très vieille Orléans que nous nous sommes rencontrés. Rencontrés, reconnus, attachés. Mis en relation quoi. Certains esprits rustiques de chez nous diront que j'ai cherché à la brancher avec ma prise mais il n'en est rien. Oui, des enfants aussi hurlaient sans raisons apparentes. A moins que papa et maman aient perdu la tête, c'est encore possible. Les parents sont très mauvais de nos jours, à laisser leurs gamins crier sans discontinuer. Moi, je dis, il faut les flinguer ces mômes. Moi, je dis, il faut tous les rétrécir ces gens. Ne restera plus qu'Axelle et moi sur cette terre et la paix ainsi revenue nous sera éternelle, pour les siècles des siècles et au-delà si nécessaire. Mais non, mais si. L'addition de cette vie s'il vous plaît. Là, étrangement, je ne souhaite pas en parler, je préfère me taire, garder le silence comme seule digue face aux assauts de la mer du Sud. Certains esprits pointilleux de chez eux diront que la mer du Sud n'existe pas mais il n'en est rien. J'aime sa présence, elle me fait ressentir une intimité profonde. Je parle d'A bien sûr. Je parle souvent d'A d'ailleurs, ici et là. Double ration de A. Son nom commence par un A qui aurait été mal tourné par une petite main de l'état-civil. Intimité, j'adore ce mot. Plus que tous les autres que j'ai déjà cités. Assez de toutes ces atrocités. Un peu de douceur, un peu de sensibilité, un peu d'intelligence forment le cocktail savoureux de cette relation étonnante. Le plaisir ressenti est si intense. Il faut que je fasse attention, on dirait un pub pour un café noir.

Avant la fin de ce dernier récit, il faudrait que je comprenne quelque chose.

Pourquoi me suis-je obstiné à vivre avec elle ? Elle qui me fait tant souffrir depuis si longtemps. Pourquoi n'ai-je pas été capable d'avoir une autre vie que celle-là ? Peut-être ai-je déjà répondu à cette question. Sauf qu'aujourd'hui, elle me saute au visage, envahit ma conscience et ma pauvre sensibilité, me laisse sans voix, me déconcerte, m'anéantit. Pourquoi ai-je passé tout mon temps à subir ? Pourquoi le rien devait-il être ma vie ? Il faudrait remonter loin probablement, au temps où petit enfant je me tenais tant bien que mal devant cette mère chancelante. Se trouver à serrer les bras de son épouse pour qu'elle admette enfin et qui, au lieu de concéder, s'écroule sur le sol de la cuisine comme pour se soustraire de son mauvais rôle, c'est comment dire ? La dernière tentative. Je garderai cela à l'esprit pour mes vieux jours, ce malheur vivant qui a accompagné ma triste existence. Il pleut encore ce soir. Cela est parfait pour un 1^{er} novembre. C'est ma fête.

Hier soir, j'ai dormi dans le train. Il n'y avait personne en face de moi alors j'ai pu étendre mes jambes sans scrupules. J'ai activé le fauteuil en mode couchette et là, d'un seul coup d'un seul, je suis parti faire un tour dans le cosmos. C'est vrai, il fait bien noir là-haut en l'absence de soleil. Une petite heure bien méritée, à coincer la bulle après une journée ardue à tourner auprès de jeunes femmes disposées autour d'une table ovale. Il y avait là l'est de l'Europe, Zinaïda la bulgare et Anna la russo-coréenne (du nord probablement), bombe nucléaire à elle toute seule. Et puis, me réveillant doucement de mon roupillon, j'ai ressenti comme une évidence. Axelle, c'est vraiment déjà mort. Pas la peine de rêver, d'espérer un trou, de penser que voilà. En même temps, je suis satisfait de lui avoir fait parvenir tous mes écrits, au cas où une envie tenace lui procure le désir de jouer les éditrices, même à mon insu. Oui, je suis sûr que sa procrastination naturelle aura raison de ma patience pourtant légendaire. Non, je ne souhaite pas perdre mon temps à pédaler dans le vide. Pédaler dans le vide, c'est comme cracher dans la soupe, ça ne se fait pas !

Vide. Rien. Ça tient en quatre lettres à chaque fois, c'est peut-être pour ça. Anne-Sarah vient d'être reversée dans mon imagination. Elle n'a plus de corps, plus de matières grasses, plus de consistance. Pendant ce temps-là, je supporte une espèce d'hostilité permanente. Des fois, je rote. A force de subir la bière en pression. De temps en temps, j'écris à Dali. C'est mon amie Dali. J'aime bien sa voix. Oui, elle m'a appelé pour me souhaiter un bon anniversaire. Cela m'a fait super plaisir un peu d'attention dans ce monde de brutes épaisses. Et puis elle est constante Dali, un peu comme moi, d'humeur toujours égale. Elle n'habite pas tout près Dali, non. Heureusement, sinon je serais constamment fourrer chez elle. Elle, elle se taperait des whiskys pendant que moi, je m'enfilerais des martinis et ce serait vachement sympa je crois. Des fois, je rêve comme cela d'avoir une bonne amie, une et une seule, avec laquelle on pourrait tout se raconter. Nos joies, nos petits malheurs. Cela ne serait pas merveilleux dans une vie une telle relation qui dure ? Il y aurait tellement de belles choses qui pourraient exister et qui finalement n'existent pas. Je trouve ça triste, mais d'un triste. A s'en loger une directement dans le carafon. Un jour, j'espère que je pourrais la rencontrer Dali-Dalida pour lui dire à voix haute tout le bien que je pense d'elle. Oui je le vois, je le sens de l'endroit où je me trouve. C'est une bonne, c'est une belle personne.

Je reste derrière mes écrans à attendre que des messages venus du ciel me parviennent. Oui, pendant que j'y suis, on ne sait jamais. Si des fois un message me parvenait de l'espace. Des bruits étranges se sont bien fait entendre au rez-de-chaussée de

la maison de campagne où je séjournais adolescent. Je promets que je ne rêvais pas et que tous ceux qui étaient présents ces jours-là ne souffraient pas d'hallucinations auditives. Alors, je reste en veille prolongée au cas où. Sinon, plus raisonnablement, j'attends des messages d'elles, d'Axelle la procrastinée et de Dali mon amie. Sœur Isabelle, ne vois-tu rien venir ? Ce n'est pas facile tous les jours, c'est moi qui vous le dis ! Attendre, toujours attendre. Vous avez fait quoi dans votre vie ? Attendre et vous ? Attendre que ses yeux s'ouvrent et qu'elles m'appellent du regard. Venez cher ami et amant, c'est par ici. Oui, j'aime bien le vouvoiement dans certaines circonstances. Je te parle, je vous écris chère amie.

Je ne peux pas imaginer un désir qui ne souhaiterait pas s'exprimer. Un désir doit faire du bruit, faire parler de lui. Vous voyez vous un élan irrépressible qui ne chercherait pas à atteindre son but, à être entendu ? Ou alors il faut être sérieusement procrastinée pour être en capacité d'oublier un temps son désir, non ? Genre, j'ai envie de le voir mais en fait non, pas pendant trois semaines, un mois. Faut arrêter, pas envie, pas de désir d'être constamment en relation, c'est ça oui et pis c'est tout. Je la croyais amoureuse Axelle. POP POP Pidou. Fin de la non-relation un vendredi soir, il est peu avant minuit. Sois heureuse mademoiselle. Et si nécessaire, allez donc voir un bon spécialiste pour essayer de contrarier votre procrastination, au cas où celle-ci vous empêcherait d'exprimer normalement vos sentiments avec constance. Il ne faudrait pas trop vous rater, le temps passe si vite. Je suis désolé, un peu triste après tout. Ce n'est pas si souvent que l'on rencontre une femme de cette qualité supérieure, une AOC assurément. Anne-Sarah reprend pleinement son droit, Axelle n'est déjà plus.

Tôt ce matin, j'ai croisé Louisa qui comme son prénom l'indique est en fait originaire d'un état du sud de l'Europe. Moi qui la prenais pour une reine du Nil. Aucune espèce d'importance après tout. Et alors ? Rien. Elle est un peu coincée Louisa, disons un peu resserrée du trou la quadragénaire. A faire des cachoteries, style je ne réponds pas à votre question parce qu'elle est vraiment trop intime, genre vous partez où en week-end. La pove fille, elle doit être très solitaire. Il n'y a pas grand monde qui doit pouvoir se la coltiner bien longtemps. Pourtant elle est plutôt bien balancée la morue pas dessalée. Quel gâchis franchement ! Il y aurait encore de quoi s'amuser un peu. Mais bon, faut pas toucher, même le col de la doudoune super molletonnée. Malheureux ! Tu as mis tes doigts là où il ne fallait pas. Sur le col rembourré pour voir comment s'était foutu. Elle m'a regardé totalement hallucinée avec un air de dédain et s'employa à me dégager la main avec fermeté. Ne touchez pas ! D'accord d'accord ! Ah ouais, quand même ! Elle s'est levée, ni une ni deux, sans mot dire, à plier les talons et s'est dirigée vers la porte de sortie du tramway. Etrangement, je ne me suis pas senti confus. Au contraire, j'ai eu une envie de rire. Vous savez, le fameux rire de "La chute". Celui qui renvoie inmanquablement à soi-même et qui laisse coi. Qui laisse qui aussi, personne indifférent. Le rire du tueur sans gages qui désarme même les plus récalcitrants, une arme de désintégration massive à n'utiliser qu'en cas d'extrême nécessité. Oui, c'est une manière de rendre service à son prochain qui se trouve être dans le besoin de réaliser, de prendre conscience. Ou pas. Alors ce rire-là peut devenir le pire des affronts, le déclencheur d'une guerre sans nom. Je vais vous en coller une persifleur, vous allez vous en souvenir, trois tours dans votre caleçon sans toucher l'élastique. Frissons garantis de haut en bas.

Je t'avais dit que toute cette vie serait toujours la même histoire. Du début jusqu'à la fin. Je ne dis pas que des conneries même si j'en écris un certain nombre. C'est une bonne façon de devenir n'importe qui, d'écrire ou de faire n'importe quoi, délibérément.

Je ne sais si c'est ma nature d'être solitaire ou si c'est le fait d'être couramment déçu par les autres. Des fois, j'aimerais envoyer un message spontanément à une relation. Et apprécierais que celle-ci puisse me répondre dans la foulée. Je n'ai pas ça. La plupart de mon temps, je ne l'ai jamais eu. Des fois, je me dis que cela me manque un peu, de ne pas avoir d'amis stables à qui parler.

Partageant la même idée, nous voici ce matin avec l'assurance de partager le même sentiment. Cela mérite une petite pause. Nous avons pris des risques de le voir s'envoler, s'évanouir dans la nuit. Risques qui nous ont fait éprouver les retentissements des ruptures amoureuses. J'aimerais que nous restions là, un long moment, l'un à côté de l'autre. Qu'il vive à belle allure ce sentiment, que tout puisse se dire, s'exprimer. De vous à moi et vice versa. Justement, sans vices et sans amertumes. Nous avons des projets dans nos cartons. Vous de me recevoir chez vous, moi de vous baiser les mains et d'accrocher à votre cou mon présent. Je te parle et je vous écris, je vous aime et je vous suis infiniment reconnaissant.

Et puis finalement le rien reprend son droit. Non oui, oui non ... on ne sait jamais. Si seulement je pouvais me dire "putain cool je suis mort !", ce serait un pied considérable. Il y a des fois, j'ai des envies de mourir, un truc de futur suicidé. Maman ! Tu aurais pu faire un effort quand même pour m'éviter tout ça. Bientôt cinquante ans que la petite plaisanterie dure. Putain, cinquante piges ! Un long rêve que cette vie passée, une pure abstraction. J'irai bien volontiers me faire enterrer dans les terres de Saint-Nicolas-du-Pélem. A côté d'un Petitjoseph du siècle dernier. Bonjour les copains, je suis le petit dernier, le petit nouveau. J'ai décidé de reposer en paix à côté de vous. Je vous remercie par avance de me réserver un accueil chaleureux et digne du nom breton que je porte. On ne peut pas dire que je serai là en terre inconnue, vu mon blase. Petitjoseph, petit job. Petit juif aussi, pas confirmé. Non, je n'ai rien confirmé. J'ai préféré le rêve à la croyance. C'est plus sûr, cela confère moins d'emmerdes globalement. Vous faites quoi là ? Rien comme d'habitude, je suis juste en train de rêver. Ah ? Et vous ne priez jamais ? Si, cela m'arrive. Par exemple là, je vous prie de bien vouloir me laisser tranquille et de ne pas interrompre ma rêverie. Du balai ! Du vent et des blessures, des outrages et tant de rages inutiles, je ne suis pas de votre monde. Moi, j'ai toujours été l'enfant des rêves et du presque rien.

Axelle n'est pas tout à fait morte. Alors que moi, je suis en passe de le devenir. Si je dois mourir à la fin de ce récit alors je prévois la livraison pour le 25 octobre 2015. Pile cinquante ans. Belle conclusion, bel âge pour trépasser. Après, c'est selon. Soit je reste mort encore 23 ans moins 1 jour, soit je meurs vraiment. Ce qui en soi ferait un peu désordre. Disons pas prévu mathématiquement, pas programmé dans la règle de l'art. C'est un vrai souci. Bon, qu'est-ce que je préfère ? 23 ans d'une mort vivante ou un arrêt définitif des comptes au 25 octobre 2015 ? C'est là justement, en se posant ce genre de question, que l'évidence prend à la gorge. C'est pareil, c'est du pareil au même. Court, long, cela n'a vraiment aucune espèce d'importance. La vie n'est rien puisqu'elle n'est pas

éternelle. La vie n'est rien.

Je suis désolé que vous n'avez pas eu envie d'avancer dans la lecture de mes récits. Lorsque je pense à vous, je ressens une profonde désolation. Tous ces silences, toutes ces marques de désintérêt. J'éprouve de la peine. Encore et toujours cette même peine capitale, à écrire en lettres majuscules sur le fronton de ma chambre. PEINE maximale que de ne pas susciter l'intérêt, préserver l'envie. Le rien (ou le quelque chose) qui est par essence dérisoire devient inutile. Le ciel est aussi gris que mon âme.

Le jour se lève sur deux cuisses gainées de soie. Cela me fait penser à mes deux jambes et aux deux veines qui doivent m'être enlevées. Pas de veine décidément. J'avais une grande confiance en l'avenir quand j'étais adolescent. Que de bonnes et belles choses auraient dû m'arriver. Il va y avoir des nuages aujourd'hui, sûrement qu'il va pleuvoir. Je croyais que j'allais vivre dans une sorte de paradis continu. Jamais malade, jamais malheureux, toujours content. Finalement, ce ne fut pas le cas. Ma vie n'a pas été à la hauteur de ma croyance, de mon espérance, de ma conviction, de mon intuition, de mon impression. Je suis profondément désolé d'être passé ainsi à côté de la vie.

Vous êtes libre, c'est le sens de la vie que d'être libre. Dernier triptyque en vue, les sens de la liberté. Même pas pris comme titre, autant dire que je suis content de ma trouvaille. Quatre mains, c'est pratique pour une sonate pour deux pianos. Pour des jeux érotiques aussi, après la leçon de piano. La leçon de littérature serait pour moi à n'en point douter, moi l'auteur littéraire de salle de bains à quatre sous, voire sous-mains. Je pourrais enfin assurer mes participes passés, présents et à venir. Mon dieu quel avenir j'aurais pu avoir à vos côtés ! Je suis de manière générale un bon lieutenant dans la vie, un fidèle sous-marin ; je peux vous donner mon avis sur ce que vous pourriez écrire. Aurais-je récemment suscité votre envie de coucher des mots sur le papier ? N'oubliez pas que vous avez huit récits à votre disposition, qu'ils sont à vous et que vous pouvez en faire ce que vous voulez. Prenez sans scrupules si cela peut convenir à votre inspiration. Voici un bon gage vivant de mon sentiment.

J'aimerais que le voyant rouge de mon téléphone portable clignote. J'aimerais qu'elle me parle. Talk to me en anglais. I'm so sad. Mon ventre se trouve régulièrement bouleversé. La preuve que je suis toujours en vie. Triste vie. Tristesse en mille feuilles. J'ai transformé le clignotant pour avoir si possible un peu de bleu à l'âme.

Le temps pour moi de finir mon décaféiné, de chausser mes lunettes de vieux et de gagner mes membres inférieurs. Voilà, je suis là quelque part dans le paysage. Pour moi le temps d'écouter la musique et les paroles d'un assassin, entre muse et ange de désolation. Parfois tu apparais comme cette seconde qui contient toute l'éternité. Parfois je vois passer dans mon horizon une légère brise, un flou un peu abattu. Dehors continue le spectacle abject de l'inhumanité, je reste à l'écart avec mes sentiments dérisoires. Souvent, tu me donnes l'envie de t'écrire ou bien d'écrire. Alors je retourne à ma compensation jeter sur le papier quelques désaveux. Des mots qui finissent toujours par retomber à l'envers. Jusqu'au bout, jusqu'à la neuvième marche. Merci de m'accompagner lors de cette dernière dérive. Tu seras celle qui viendra me chercher au purgatoire et me guidera vers le paradis. Trois petits points de suspension s'en vont au-dessus du vide ... je reste là quelque

part à te regarder.

C'était prévu. Qu'elle ne soit pas au rendez-vous. Encore une qui s'est ravisée au dernier moment. Concrètement, il ne se passera rien. Comme d'habitude quasiment, ai-je envie de dire. J'entends au loin le chant d'une sirène. Mon ventre va pouvoir se reposer, s'assouplir. Et voilà que les chœurs suivent la diva. Ça va être l'heure de mon rocher. Le chocolat, il paraît que c'est bon pour le moral. Je vais en faire une cure, le prendre dilué dans une seringue. Alors me voici avec une nouvelle muse. Définition : femme aimée, évanouie dans la nature menaçante, qui me procure l'envie d'écrire. Ecrire pour passer le temps. J'ai toujours préféré le silence aux paroles inutiles. Encore une qui ne recevra plus de mes nouvelles. Il est temps pour vous de me décerner le prix du meilleur étranger. Il ne fallait pas que je vienne ici vous voir. Sinon pour constater cette horreur ininterrompue dans laquelle je n'ai vraiment plus envie d'être.

Alceste, moi :

Mes yeux sont trop blessés ; et la cour et la ville,
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile :
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font ;
Je ne trouve, partout, que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

Philinte, un peu plus loin :

Vous voulez un grand mal à la nature humaine !

Alceste répond :

Oui, j'ai conçu, pour elle, une effroyable haine.

C'est un choix raisonné. Le résultat de quelques exercices de la conscience. Je suis devenu un misanthrope sage. Je sais que rien ne se répare vraiment. Je laisse volontiers le monde dans l'état pitoyable où il se trouve, cela ne me dérange pas. Je veux seulement ne plus en faire partie et ne plus donner le change. Absence prolongée pour cause d'abstinence dans les rapports humains. Perdu définitivement, porté disparu en mer. Du haut de mon insignifiance et de ma liberté, j'ai conçu pour elle une effroyable indifférence.

La vie n'est pas d'une indiscutable nécessité. Chacune de vos vies est unique et ne vaut rien, peu importe ce que vous mettrez dedans.

423 SDF sont morts en France en 2013. En 4028, ils seront à peu près le même nombre. C'est cela qui est rassurant. Ils seront davantage probablement. Je vois au loin des armées d'esclaves, de la main d'œuvre bon marché. Il y aura le monde du haut et le monde du bas où pulluleront des corps purulents.

Axelle ? C'est un peu dommage non ? Cela n'a pas été totalement inutile. Oui, cela m'a permis de réintégrer une évidence. Je suis un étranger, je suis encore et pour toujours

cet enfant que j'ai été. Un étranger qui ne veut pas souffrir de ce que sont les autres. Moi, je ne demandais rien d'autre qu'un peu d'attention, qu'un peu de bienveillance, qu'un peu d'amour. Des sentiments positifs en somme. Les histoires se terminent souvent comme elles ont commencé. Etranger, étrangeté. Lorsque je suis né, j'ai failli être dans la vie. Lorsque je serai sur mon lit de mort, prêt à disparaître, j'aurai probablement cette dernière pensée. Que ce n'est pas la vie que je quitte mais moi-même, cet être tremblotant inatteignable parce que vous n'aurez jamais su vous y prendre. Vous aussi vous avez eu à supporter ce que vous êtes, malgré vos divers ancrages dans la vie. Axelle ? Je vous remercie d'avoir consacré mon indifférence, mon illustre solitude et ma triste liberté. De la vie, il n'y a le plus souvent rien à en attendre. L'étranger de passage parmi vous.

Sursauts d'envie comme des crises psychosomatiques. Des envies malgré tout. J'ai encore envie d'un peu d'eau de vie. Je crois bien que je ne tuerai personne, bien que ce ne soit pas l'envie qui me manque parfois. Vite fait mal fait. C'est comme ça, c'est à deux vitesses. Virage fatal à gauche imminent. Pourtant j'aurai dû être avide si seulement. Raté, je me sens à vide, complètement vidé de tout principe de vitalité. Vieillesse ennemie pleine de vices. Voilà, j'ai été continuellement vidangé, depuis le début de ma vie.

ATTENTION !

Un revirement de situation inexplicable vient de survenir. Ce n'est plus le même POP qui écrit. Vous risquez d'être quelques temps un peu déconcerté.

Vendredi 4 4 14. Mains croisées sur le ventre. C'est le moment de s'assoupir. Je me sens terriblement bien. Le wagon est bondé, je suis parfaitement seul au monde. Pas tout à fait seul. J'ai avec moi une image de femme qui accompagne mon voyage au début de la nuit. Et le sentiment d'aimer que je lui porte aussi. Ce soir, j'ai pour compagnie l'amour et la plénitude. Pas une seule tension, pas la moindre douleur. L'impression est si suave. Je n'y croyais plus, je ne croyais pas cela possible. L'amour existe, je l'ai rencontré. Elle est impressionnante cette impression. Elle surclasse de très loin toutes les peines du monde, c'est une belle victoire sur le vide. On dirait que tout l'univers m'a traversé le corps et m'a rendu l'esprit serein. C'est totalement nouveau cette impression. Les images qui me viennent sont étonnantes et détonantes. Je suis si content d'avoir vécu jusque-là pour me rendre compte. J'avais tellement de doutes, au moins huit récits, vous imaginez cela ? Mon Elisabeth est à nouveau devant moi. Je peux la voir parfois, lui parler, lui embrasser les joues. Anne-Sarah est son vrai prénom, elle est bien réelle, elle vit, elle respire, elle est éternelle.

Alors c'est elle et moi. Touché délicatement par la grâce. Son index effleurant ma joue. C'est nouveau, vraiment nouveau. Je crois pouvoir parler de révélation, peut-être d'un miracle. Tout est magnifique ce matin, la lumière, les champs qui ondulent, le jaune des plantations agricoles, la danse hypnotique des éoliennes, les biches à l'orée du sous-bois, même le joueur d'accordéon dans le métro qui joue les amants de Saint-Jean. Je vais devoir renouveler mon stock de mots, en apprendre des nouveaux. Faire davantage de poésie peut-être. Faire des rimes avec félicité. Je suis si surpris de ce revirement d'état intérieur. Pour un peu, j'en éprouverais une sorte de culpabilité. Et si d'un seul coup, il n'y avait plus rien de ma tristesse coutumière. Je réclame quelques secondes de votre attention. J'ai une déclaration à faire de la plus haute importance.

Je n'en reviens toujours pas. C'était tellement inattendu. Alors comme cela, c'était donc vrai. Etre libre et être capable d'aimer sans jugements, c'est bien la finalité de toute existence. Waouh ! Les bras m'en tombent. Mais alors, quel chemin on se doit de parcourir pour arriver à un tel résultat, c'est ahurissant ! Presque quarante-neuf ans d'un travail acharné pour se sentir normalement humain. Je suis définitivement réparé. Je suis fier de moi, je vais pouvoir vivre d'ondes positives le restant de mes jours. Je dois la remercier, je dois m'agenouiller devant elle et la regarder avec tout le respect que je lui dois. Je finirais bien par lui baiser les deux mains.

Il y a toujours en moi quelque chose qui ne plaira pas aux autres. Par exemple, Anne-Sarah, c'est sa gestion du temps qui est horripilante. Elle parle un peu et puis après c'est fini, elle ne parle plus pendant un long moment. Croit-elle qu'elle a tout le temps ? Et qu'il en sera toujours ainsi ? Elle dit qu'elle est réservée, qu'elle ne se livre pas facilement. Est-ce une raison suffisante pour couper court à un échange régulier ? Elle coupe le son et puis sans crier gare, elle remet le son. Je crois pouvoir dire qu'elle est comme ça et qu'elle ne calcule pas. Cela fait tout de même un peu genre je décide, vu d'ici. Et pendant les pauses publicitaires, je peux faire plein de choses. Partir à la rame sur la Loire, manger une glace à la pistache pendant des heures, partir dix jours en vacances, faire une thèse sur la préciosité du temps. C'est comme ça. Soit je m'y fais et j'attends que le signal revienne. Soit je ne m'y fais pas. Bon, j'ai décidé que j'allais m'y faire. Pas facile n'est-ce pas ? Moi par exemple, qui suis un vrai raté ! Ma femme ne l'a tout simplement jamais supporté. Il n'est pas nécessaire non plus de faire de longues phrases pour expliquer une évidence. Finalement, mes neuf récits auraient pu tenir en une ligne. Non ?

Alors voilà. Le constat d'une vie. Etrangement, je devrais me sentir totalement anéanti par la révélation de ce que fut notamment quinze ans de ma vie. En fait, même pas. Pourtant il y aurait de quoi. Se réveiller un matin avec la brusque certitude d'avoir été consternant, d'avoir souffert de ce que je ne pouvais pas être toléré par ma femme, quelques-uns auraient immédiatement baissé le rideau sans prévenir. Direct au trou. Bizarrement non, cela ne me concerne pas. Le fait qu'elle n'ait pas pu, qu'elle n'ait pas su respecter mes différences ne fait pas de moi le tocard qu'elle prétend. Non. Je suis infiniment tranquille. Oui, je peux dire que son incapacité à aimer aurait fait les mêmes dégâts par ailleurs, l'homme idéal n'existant pas. Je fus simplement une cible à atteindre et à abattre, le candidat parfait avec tout ce qu'il faut à l'intérieur de déplorable, de condamnable. Voilà, c'est raté. Sur toute la largeur, sur toute la longueur, constamment renvoyé à moi-même et à mes imperfections légendaires.

Une femme psychiatre d'un quartier chic m'avait dit une fin d'après-midi : "tout commence et tout se termine, c'est l'avantage avec les crises et plus généralement avec la vie." Ouais, je suis d'accord avec ça. C'est une aimable disposition, une agréable perspective, la fin de tout.

Anne-Sarah, je vous aime avec infiniment de respect. N'ayez aucune crainte. Vous pouvez me croire sur parole, vous endormir sans inquiétude. Vous pouvez même aller jusqu'à apprécier cela. Vendredi 18 4 14, il est 18:14, l'annonce s'est répandue sur toutes les ondes électromagnétiques. L'univers en une fois vient d'être informé de mon sentiment.

Je ne te comprends pas. Mon traducteur intégré me dit. Elle n'est pas là pour te comprendre, elle ne l'a jamais été. Bizarrement, je ne l'ai pas très bien pris. Comme si je m'attendais au contraire. Qu'elle avait au moins essayé par amour. Ça fait un peu mal de l'avoir si profond dans le cul. Se sentir profondément trompé. Sentir que l'engagement de l'amour n'est qu'un putain de vrai marché de dupes. Il faudrait savoir cela avant de signer le torchon que monsieur le maire glisse à tous ces tarés qui pensent que le meilleur va l'emporter sur le pire. Le savoir pour dire oui à l'amour, non à la cérémonie. Contractualiser l'amour, c'est une connerie planétaire en fait. Un truc à faire gagner du pognon à tout un tas d'intermédiaires. Sans parler bien évident des hordes d'avocats qui tels des chacals se réjouissent que le pire se réalise enfin. J'ai été berné, manipulé, utilisé pendant plus de quinze ans. Tout ça pour entendre à la fin : "je ne te comprends pas". Apportez-moi un seau afin que je vomisse la supercherie universelle, la laideur immonde des faux amours. Il n'y a décidément rien dans cette vie. Si pardon, des pelletés de mensonges, des cargaisons de mystifications, des chargements entiers d'artifices, des promesses falsifiées. Mme de Tourvel ? Il t'a bien eu le marquis hein ? Tu ne l'as pas vu venir ? Bien fait pour ta gueule connasse. Il y a donc un intérêt suprême dans l'existence, baiser son prochain. Bien des amours déclarés n'existent pas dès le départ. Fin de l'embellie pulmonaire, je reprends une activité normale de tonton flingueur. Dans le même temps, mon sentiment pour Anne-Sarah reste intact.

Quelque chose me dit que j'irai une fois de plus me recueillir cet été sur la tombe de Machiavel, en passant par Florence. Ce sera la troisième fois. Un grand esprit ce Nicolas. A lire absolument quand vouloir baiser son prochain devient un dessein conscient, un projet prémédité pour gravir quelques échelons ou chercher à se maintenir à un certain niveau. Il était l'un des premiers à avoir compris la nature humaine. Pas comme tous ces cons de révolutionnaires avec leurs principes stupides d'égalité, de fraternité, de justice, de liberté, de respect et je ne sais quoi encore de puéril.

Moi aussi je suis heureuse, avec vous tout est doux et c'est quelque chose que j'apprécie tellement, je voudrais être avec vous plus longtemps, parler, rire ... Avec vous, je suis moi et je me sens vivante. Voilà mes sentiments et mon état d'esprit. Ainsi parlait Anne-Sarah.

Il arrive parfois qu'Anne-Sarah change de visage. Ni tout à fait la même, ni tout à fait une autre. Une sorte de communauté d'âmes qui par leurs ressemblances participent d'une même. Même quoi ? Même qui ? M'aime moi, ce sera amplement suffisant, je vous assure. C'est ça, il y a parfois des variations physiques inattendues qui se révèlent à la lumière. Des connexions s'opèrent enfin entre vous et moi, elle et moi devrais-je dire. La vie est belle aujourd'hui. Pas un nuage à l'horizon, le grand bleu occupe tout l'espace.

Il faudrait que j'écrive un peu au lieu de roupiller le matin dans le train de la mine. C'est une attraction comme les autres. Sois content de ta vie, de cette vie-là, sans mauvais goût dans la bouche. Comme prévu, le fusible a sauté, je me suis endormi. C'est un vrai problème de ne pas savoir lutter. Là, en fait, je suis le lendemain de la veille, de la mise en veille devrais-je écrire. 6:39, Louisa cherche le sommeil alors que Virginie vient de monter à bord du train numéro 14089 où je me trouve. Elle ne fait plus 60 kg apparemment. Normal, elle a pondu le second depuis neuf bons mois maintenant. C'est vrai qu'il s'en

passé des choses entre deux somnolences. Elle est toujours aussi séduisante Virginie. Je trouve qu'elle me ressemble un peu physiquement. Nous pourrions être frère et sœur, chien et chienne, chat et chatte et je passe les meilleurs. Ah oui, dans le même ordre d'idées, j'ai croisé le fer avec Elodie hier soir, dans le train qui nous ramenait à la maison. Toujours aussi bonne Elodie, un corps de rêve, de DS dernier modèle. Toujours aussi fantasque, imprévisible, soucieuse de vanter ses modestes mérites. Je me disais en la regardant. Les oreilles trop décollées, ça gâche un peu le tableau. Celles-ci pourraient être un bon moyen de bien se tenir, certes. Mais quand même, les parents de Jumbo Girl auraient pu faire quelque chose. Un peu de disgrâce en même temps ne peut pas faire de mal, si cela ne fait pas du bien. Cela réduit un tout petit peu le nombre de gars en rut qui voudraient lui sauter dessus direct. Et encore, je ne suis pas sûr que cela ait une incidence. Bien cachées par les cheveux, tu ne vois rien. Ainsi j'allais mon transport en imaginant des choses. Aujourd'hui, je vais voir Anne-Sarah. Je devais la voir hier à l'heure du déjeuner. Comme quoi, c'est du pareil au même.

Oui, j'aurais grandement apprécié dans cette vie voyager davantage. Prendre des trains, des avions, des cars pour aller de villes en villes, de palaces en bidonvilles, partout où se trouvent âmes qui brillent. Oui, j'aurais aimé cela, vivre sans travailler comme un rentier errant. Loin des contraintes professionnelles, de tous ces cons qui font chier par ce qu'ils pensent devoir endosser des rôles taillés pour les circonstances. Je suis ton collègue de bureau, je vais te pourrir ta vie. Je suis ton chef, tu vas bien le sentir. Les grands malades. Moi qui suis de plus en plus cool avec l'âge, je me rends compte que je n'ai vraiment rien à faire avec tout ça. Se balader, envoyer tout balader, voir des pays, changer de paysages, débusquer des beautés incroyables dans les coins les plus improbables, apprécier les différences, sourire aux gens.

C'est la magie de cette existence parfois, lorsque la bizarrerie l'emporte sur la routine. Oui, les choses étranges qui se passent dans les cerveaux humains. Cette infinité de destinées qui échappent aux raisons les plus couramment admises. Observez, ressentez. Vous verrez bien. Moi, par exemple, je suis actuellement aux prises avec une attitude particulière qui émane d'une femme en apparence normale.

Remplir le temps de choses agréables. Cela devrait pourtant être simple. L'intérêt de vivre devrait tenir dans de précieuses heures bien truffées de saveurs particulières. Non ? Woody avait raison. La vie se résume à une somme de plaisirs et de déplaisirs et puis c'est tout. 20% plaisirs, 80% déplaisirs. Ouais, à peu près, à la louche.

Je suis amoureux non ? A quoi on reconnaît un amoureux ? Je ne parle pas du gâteau que j'ai englouti ce midi, composé de deux boules accolées façon éclair, l'une au chocolat l'autre au café, non. Se sentir amoureux. C'est bien agréable ma foi. Le matin quand je me lève, elle arrive dans mes pensées. Le soir quand je me couche, elle m'accompagne jusqu'à l'abandon. Dans la journée, je pense souvent à elle. J'aurais comme une envie constante de lui dire quelque chose. Pour un peu, ce serait plus fort que moi. Fort heureusement, je sais me contenir. Maxi deux par jour lorsqu'elle ne me répond pas. Par exemple aujourd'hui, c'est une journée sans. Sans réponse. Dans la vie souvent, il y a des choses qui pourraient se réaliser et d'autres pas. On ne sait pas toujours très bien à quoi cela tient. Là, normalement, sortie du bureau à cette heure-ci, étant sans son enfant,

elle aurait dû se jeter sur son téléphone pour me submerger de messages. Non, pas là. Elle a autre chose à faire. Ou bien rêve-t-elle qu'elle va le faire. Ou bien rêve-t-elle à autre chose. Chaque chose en son temps. Tout semble bien trié, délimité, ordonné, programmé. Pas de hors-piste, pas de folie passagère, de départ précipité pour Etretat. C'est dommage que nous n'habitons pas la même ville. C'est compliqué les kilomètres. Je me demande souvent ce qui nous rend si différent. Un simple détail parfois peut ruiner un amour, l'anéantir pour toujours. Prenons un exemple. Ce samedi soir, alors que la fête du bruit bat son plein d'ivrognerie, que le soleil couchant célèbre le premier jour de l'été, je me risque à envoyer un message à Anne-Sarah. Il est 21h00, tout va bien.

Bonsoir A,

Que faites-vous de beau en ce premier soir de l'été ?

P.O.

Apprenez braves gens qu'Anne-Sarah ne répond pas le samedi soir à 21h00, premier jour de l'été et de la fête de la musique, non ! Elle a autre chose à faire. Ah !? Et quoi donc ? Là, normalement, c'est à cet instant précis que l'imagination se met en branle et que les jurons s'organisent. Je vous passe les détails sur mon inspiration du moment. Finzi Contini. Je ne suis pas tout seul sur l'affaire. Il y en a un autre, une sorte de gueux plus jeune que moi, plus musclé, un joueur de rugby pour un peu. Je ne suis pas de taille à lutter, il n'est pas marié et habite à côté. On t'avait dit, ce n'est plus de ton âge les jeunes de trente piges. Surtout que tu n'as pas de grosse voiture et de moyens financiers suffisants. Donc, ton ange de minuit, démon de midi, tu peux faire une croix dessus. En fait, t'es foutu, bon à mettre au rencard. Alors à l'instant d'après, j'ai regardé un match de foot à la TV. Tranquille.

La réponse est arrivée mardi au beau milieu de l'après-midi. Comme si de rien n'était. Même pas désolée tout ça. Elle a bien profité de ses quelques jours de maman libre pour voir des amis, sortir, boire des coups jusqu'à avoir un peu mal aux cheveux. Alors bon, comme prévu, elle n'a pas eu le temps, trop occupée par ses amis. C'est bien, tant mieux pour elle après tout. Elle est libre comme l'air que je respire. Même sous contrat, il ne serait pas raisonnable d'attendre des réponses convenues à heures fixes. Attendre que l'envie des autres s'exprime.

J'ai imaginé des choses. J'ai pensé à une intimité qui n'est pas survenue. Je me suis fait un film, une sorte de huit-clos à deux personnages. J'ai cru qu'elle finirait par se blottir dans mes bras, à un moment donné du film. Il y a eu comme un changement de scénario à la dernière minute, juste avant de dire moteur. J'ai quand même joué la scène. Oui, je ne suis pas parti avant la fin du plan séquence. Je suis sorti du champ pour reprendre un air désappointé, limite déçu. Pourtant, lui offrir mon présent me tenait à cœur. Je n'ai pas été récompensé à la hauteur de mon investissement, de mon attente.

Elodie, l'autre nuit, s'est subrepticement glissée dans les draps conjugaux. Vers 5h00 du matin. Là, en tenue d'Eve, elle s'est mise à me pomper la tige, un truc de malade. Il s'en est suivi une éjaculation de toute beauté, un grand cru classé. La vache ! Meeeh ! J'en rêve encore trois jours après. C'est quand tu veux tu reviens. Tu es la bienvenue !

Je me raconte des histoires. Je me fais des petites scénettes. Rien n'existe vraiment de tout ça. Oui, je ne suis pas certain d'être là, tout comme Anne-Sarah. Tout comme le reste.

Tout comme ce à quoi il faut se raccrocher pour se sentir exister. Surtout ne pas oublier d'appuyer là où ça fait mal. Torturer les autres en pleine conscience. Tous les matins, j'ai envie de vomir l'univers, toute cette matière stupide qui a cru bon entraîner la vie. Pitié, pas de vie, plus de vie.

Je plaisantais je crois, j'en suis même certain. Tout y était, l'expression, l'intonation, le contexte. Je ne parlais pas sérieusement. Dans mon propos, j'ai malgré tout utilisé un mot jugé inconvenant. Alors ma plaisanterie s'est comme souvent retournée contre moi. Ce qui a été retenu, c'est l'inconvenance du mot, pas la plaisanterie. Devant les jurés de la cour des comptes à régler, je n'ai pas pu me défendre, comme d'habitude. J'avais tort d'avoir utilisé le mot correct pour parler du physique de mon épouse.

J'espère qu'une évidence viendra me rendre visite. A tout bien réfléchir, de quoi peut-on se satisfaire ? Tout est bien pensé pour que l'espèce humaine disparaisse. C'est donc que les activités humaines sont néfastes. Au cœur de toute cette merde médiatisée, que peut-il me rester en propre ? Rien de plus que l'amour. J'ai beau retourné Thérèse dans tous les sens, je retombe toujours sur cette vérité. Ce qui est beau, c'est quand deux êtres ont tout simplement envie de se relier l'un à l'autre. Pulsions magiques, éternelles. Rien de plus satisfaisant que cette fulgurance, à l'état pur, à l'état brut, délestée de toutes les pensées stupides dont les ferments conduisent à haïr ses semblables au lieu de les aimer.

Souvent dans la vraie vie, disons dans la réalité, l'envie ne s'exprime pas toujours. Est-ce à dire qu'elle est là mais qu'elle se trouve contrainte ? Est-ce à dire qu'elle n'existe pas forcément ? L'évidence serait qu'elle soit intimement partagée par les deux protagonistes de l'histoire à l'instant même où se tenant l'un en face de l'autre, les mains viendraient au moins à se chercher. Anne-Sarah arrive dans mon rêve, la nuit du 14 au 15 juillet. Elle m'attend sur une grande place, à la sortie d'une gare ferroviaire, à observer les pigeons unijambistes qui se produisent en spectacle. On pourrait ainsi dire un parvis tellement la place est grande. AS a éperonné mon cœur, elle n'est pourtant pas de pique, ni n'a de lance entre ses mains. J'ai l'impression d'être heureux de la trouver là. Elle se lève, je me dirige naturellement vers elle. Normalement, à ce moment précis, dans la vie éveillée, il ne se passe rien d'extraordinaire. Les bises sont convenues, règlementées, deux je crois, une sur chaque joue. Les mains sont raisonnablement à distance des points sensibles. Dans la vie rêvée, il se passe des choses incroyables. Nos mains se joignent naturellement, nos corps se pressent l'un contre l'autre avec élan et ardeur. Les impulsions sont parfaites de justesse. Tout cela sans mots dire, tout cela au gré de l'envie. Avant d'atteindre le restaurant où nous attendent trois convives, deux hommes et une femme. A table, AS se tient sur ma droite, du côté où j'entends. Elle me prend la main spontanément, sans calcul, le plus naturellement du monde. L'homme assis en face de moi me parle de boulot je crois, de formations à assurer, de planifications. AS se porte vers moi en collant ses lèvres sur les miennes. Si simplement. Il peut me raconter tout ce qu'il veut le gars en face, mon attention se porte ailleurs. Sur le visage d'AS, sur sa bouche, sur l'entrebâillement de sa chemise, sur ses pieds. Je vais m'arrêter là. Que faisaient les deux autres à notre table ? Des ombres, deux corps sans consistance.

Je ne casserai pas le fil qui me relie à vous. Cela me paraît tout bonnement impossible. Comprenez-vous ? Si vous ne me répondez pas tout de suite, peut-être qu'un

jour vous ne saurez faire que ça. Attendre une fois de plus. Il est vrai, nous n'en sommes pas au même point de nos existences. J'ai un passé plus long et un avenir théoriquement plus court. Peut-être ai-je gravi ma montagne là où vous commencez l'ascension de la vôtre. Vous avez de la chance, vous avez une conscience. Ce n'est pas donné à tout le monde. Oui, une nouvelle Anne-Sarah voudrait voir le jour.

Des fois, tout le temps en fait, je me dis que je casserais bien le fil qui me relie à vous. Tellement vous êtes parfois insupportable. Ne pas être en capacité de prendre une minute pour répondre à un message, moi ça me donne envie de coller des baffes à tout ce qui bouge. Question de monsieur Pierre-Olivier P. d'Orléans. Il est quoi ? 11h00 du matin. La question part, arrive à sa destinatrice par accusé de réception. L'interrogation est simple, facile, ne mérite pas une dissertation. Aucune réponse de toute la journée, rien ! Putain, la haine ! C'est du fouettage de gueule ? Rassurez-moi !

Je suis content finalement d'avoir un peu vécu. Content d'avoir été sur l'échiquier en tant que pièce vivante. Un petit pion, un pioupiou qui a eu comme dessein de gravir sa montagne. J'éprouve de la satisfaction. Je me sens pleinement assuré par mes certitudes intimes. Ravi d'avoir aimé malgré tout.

Monter, descendre, remonter, redescendre. Je n'avais jamais joué au yoyo à ce point-là. Je vais bientôt faire ma pause rituelle. Entre deux parties de récit. J'attends que les mots viennent, j'attends le 27 du mois. Peut-être que j'arrêterais de yoyoter après cette date. L'ordinateur portable me chauffe les cuisses, c'est assez désagréable. Je vais mettre un magazine féminin entre lui et moi. Voilà que j'entends un air de musique classique tout à fait en accord avec mes états intérieurs. Et cette mousse au chocolat avec le décaféiné, une pure merveille. Comme le vin que j'ai servi la fois dernière à des amis de passage, une vraie tuerie. Dernier message, dernière danse, dernière pensée. J'ai encore envie de somnoler. Il ne faudrait pas que je sois vautré sur le canapé de la sorte. C'est au tour d'un air de jazz ponctué d'un "vous avez un message monsieur". Des fois, le majordome se lâche un peu "You have a fucking mail sir !". Vente flash pour des vacances hors de prix, suis-je encore intéressé ? Non, plus vraiment. Je suis tellement tranquille affalé sur ma méridienne méridionale. On n'est pas bien là, détendu du gland ? Je rêve de bizarreries loufoques, de films délirants, de surréalités burlesques, de musiques saugrenues. J'ai fini par m'endormir une petite heure. Je n'ai rien branlé de la journée et n'en éprouve aucune culpabilité. FIP 4 heures. Eloge du dérisoire. Je vais aller faire un tour, passer le pont et acheter deux baguettes à la duchesse naine. Il y a là derrière son comptoir une servante de la plus belle espèce. Elle a bien fait de se donner la peine de sortir prendre l'air quelques années auparavant. Elle est jolie mais aujourd'hui elle n'était pas là. Alors j'ai quand même pris mes deux baguettes à une autre moins jolie. Que vais-je bien pouvoir dire à AS le 27 ? Elle va changer de dizaine. Ce sera peut-être mon dernier mot, histoire de ne plus prendre le monte-charge sans arrêt. Ascenseur pour la torture psychique. Monter, descendre. Il faut que j'arrose les plantes sinon elles vont finir par crever, c'est sûr ! En même temps, à un moment donné comme je dis trop souvent, n'ai-je pas déjà dit, écrit l'essentiel ? N'ai-je pas accroché mon présent à son cou du temps où j'avais le cœur à l'ouvrage ? Et l'autre là ? A qui j'ai laissé un message pour savoir si elle serait intéressée par mes récits. Oui, j'ai définitivement abandonné l'idée d'être un jour officiellement publié par un éditeur dont ce serait le métier. Je préfère la discrétion, être seul sur la plage avec quelques gens autour,

des inconnus pour la plupart, qui n'auraient comme moi rien à faire là sinon profiter de la nuit hallucinante, des bruits de la mer. Ce serait une sorte de rêve collectif baigné d'une lumière féerique. Il y aurait bien sûr des cris joyeux d'enfants et des chœurs, une douce brise qui viendrait bercer nos âmes phosphorescentes. Finalement, je n'ai pas attendu le 27. Le 26, à 17h40, je lui ai fait parvenir un message. Trente ans et peut-être le début d'une nouvelle ère intime. Très belle journée d'anniversaire pour demain. 30 le 27. Depuis, ce matin, une noble femme m'a baptisé "écrivain de l'intime". Elle aussi a une grande et belle légitimité pour proclamer une chose pareille. Et pour cause, elle est biographe, écrivain privé freelance, membre du cercle des "nègres pour inconnus". Ah ce que la vie est belle ! Parfois elle éblouit, pour un oui, pour un rien. Mon contentement est indicible.

Et puis, d'un seul coup, elle cesse d'être belle. Elle devient affreusement violente et atroce. Ce que je suis me revient comme un boomerang. Je suis un souffrant, un inadapté, une merde. Je suis de ceux-là. Je suis un moyen, un fantôme, un transparent, de ceux qui ne rentrent pas en ligne de compte. Un raté moderne avec ces petites victoires sans panache. Papa. Je suis un baltringue, un faible, de ceux qui ont pris des trucs pour tenir le coup, qui ne savent pas dire non. De ceux qui reçoivent en guise d'amour de la brutalité parce qu'ils le méritent et ne méritent que ça. Je suis de ceux qui se prennent le pouls pour se sentir vivant et qui éructent la détresse, la peine d'être un malade. Le 27, j'ai fini la journée dévasté, j'ai réussi à pleurer tout seul dans mon coin en écoutant de quoi faire tomber des larmes. J'attendais un peu d'amour, un peu de bienveillance, d'indulgence, de bonté, de clémence, de douceur, de compréhension, que sais-je encore. Non. Mes tourments sont insupportables, ce que je suis est odieux et intolérable.

Je vous ai offert mes mots et un cœur. Je ne pourrai pas faire davantage, croyez bien que je le regrette. En ma qualité de malade qui engendre la brutalité, je ne puis prendre le risque de vous décevoir vous aussi. Je ne souhaite plus me voir maltraité par quiconque. Il me reste à être quelque chose pour mes filles, c'est tout ce que je sais.

Anne-Sarah ou la liberté retrouvée. Bizarre comme titre de dernier récit. Anne-Sarah ou la dernière illusion. Il faut que je change de titre. La dernière illusion, avant de mourir. Anne-Sarah est morte elle aussi. Elisabeth l'immortelle m'attend dans la neuvième et dernière course. Il n'y a plus rien, ni personne autour. Je vais finir ainsi.

MI-TEMPS THERAPEUTIQUE



Pauvre type. J'ai aimé une illusion. Je compte les jours depuis son dernier message. 24 - 3. Dix jours. Alors que je suis intervenu le 26. Ce n'est rien. C'est énorme. Je me demande combien de temps va-t-elle mettre pour ressurgir. C'est les vacances, ceci expliquant cela. Elle ne peut toujours pas faire deux choses en même temps. Ça me gave. Anne-Sarah n'est pas morte pour rien. Au bout du bout de la frustration, il y a la rupture bête et méchante, le silence résolu de ceux qui n'ont plus rien à dire. A force de ne rien partager.

Et puis le 3 au soir, je me suis laissé aller. Je ne sais pas pourquoi. Une vague envie mêlée d'un certain désœuvrement. Un truc pas très clair. La conviction qu'elle m'a cassé, qu'elle m'a fait perdre haleine. Je suis un peu triste de mon envie banalisée, de mon geste machinal. Pour la peine, j'ai convoqué Elisabeth et Franz pour quelques poèmes chantés, histoire de me tenir compagnie en attendant une hypothétique réponse. Je l'attendrai une petite heure et puis, si rien ne vient, j'irai me coucher avec un peu de mort dans l'âme. Une voiture entre dans le garage, je l'entends fenêtre ouverte. 22:22. Extraordinaire ces heures parfaites où il ne se passe rien, où tout est prévisible, où la solitude bat son plein. Je n'attends pas de réponse en fait. Puisque une conclusion s'impose. Une nouvelle fois, j'ai cru moi aussi en un sentiment qui n'existe pas. Rien je vous dis sinon la désolation d'être là, à regarder mon téléphone comme si un salut pouvait venir de là. Ma foi, sympa cette existence, coincé entre des sentiments imaginés et une femme dépressive. Ce soir, c'est mon enterrement de vie d'homme.

4 au matin, je suis seul dans l'appartement. D'un seul coup le temps se précise. Avant, il n'y avait pas de temps. Maintenant, c'est autre chose. Me voici pris dans le filtre, dans l'entonnoir, dans l'âcre filet de la clepsydre. Je garderai quand même la sensation que la vie peut être belle parfois, juste le temps impartit.

Des fois je pense à cette autre vie que je n'ai pas eue. Au lieu de cette fiction permanente, ces histoires que je m'invente. Cette autre vie où j'aurais pu être aimé pour ce que je suis. Pourtant, ce n'était pas grand-chose. Il suffisait de presque rien. Je ne sais pas moi, tout peut s'imaginer. Une sorte d'évènement mystérieux aurait pu me ramener une autre Melody. Une chienne champouineuse par exemple. Ou bien une serveuse déjantée. Une amoureuse de la verge, une enflammée du cul.

Oui, dans mon rêve d'AS et moi, il y a deux corps sans consistance, des silhouettes grises sans visages. Regardez bien AS ce que nous sommes l'un pour l'autre. Dans une réalité, il y en a parfois deux superposées. En l'absence d'amour, il n'y a plus que deux corps sans vie. C'est ce qu'il fallait que je retienne de ce rêve. Le gris mortuaire est une couleur sous-jacente de la réalité, qui accompagne nos gesticulations décousues.

Elle a refait surface le 6. Une petite lumière a clignoté. Oui, non. J'ai pensé. C'est vrai, il y a quelque chose, tout ça. Je fais partie de l'univers après tout. Quelque chose, c'est mieux que rien. Même si je ne fais que passer. Exister, c'est sympa. Sauf pour certains qui n'ont pas de chance. Moi, je peux recevoir un message qui me donne des nouvelles d'elle. La semaine dernière par exemple, des enfants sont morts. Tués dans une guerre quelconque où des cons se sont tirés dessus parce qu'ils ne s'aimaient pas. Alors ces petits garçons, un peu morts, n'éprouveront pas le plaisir ou la souffrance d'attendre des

nouvelles d'elle. Ils n'auront pas eu le loisir de connaître l'amour. Là-bas, tout va bien. Elle passe des vacances de farniente. Repos, sieste, soleil, mer, plage, le bonheur ...

Je ne me savais pas capable d'inventer ainsi des personnages et des histoires. J'aurais peut-être dû me donner un peu plus de peine pour essayer de devenir un romancier. Peut-être que mes romans auraient un peu fonctionné. Une petite séance de dédicaces à la maison de retraite du coin, comme papa, cela je crois ne m'aurait pas plu. Mais alors pas du tout. Après, ce n'est peut-être qu'une petite histoire de partage. Donner quelque chose de façon quasi anonyme, c'est mieux. Je vais mettre mes textes en ligne je crois. Oui, je vais faire ça. Je vais les relire un peu, juste pour voir, pour vérifier que c'est supportable. Trouver un éditeur, discuter, parlementer, quelle barbe ! Un tous les mois pendant neuf mois, de quoi en faire accoucher plus d'une. Je fixe la diffusion du premier au 25 décembre 14. Un enfant par mois, parfait ! Une pause de deux mois pour cause de congé estival, cela fixe la parution du dernier au 25 octobre 15 ! Pile pour mes cinquante ans ! Me reste 35 pages à écrire et l'affaire sera classée sans suite.

20 ans, le bel âge. Puis 14 et 15. 14 ans biens, 15 ans pas biens. 14 ans agréables, 15 ans désagréables. Verdict d'une vie conjugale de 29 ans. Sans enfant, avec enfants. A la hauteur, plus à la hauteur. Sans reproches, avec reproches. Avec sexualité, sans sexualité. Avec douceur, avec brutalité. Suffisant, insuffisant. Content, triste. Ainsi va la life poupée. Et dans les 14 ans biens, il y a eu 8 ans de crises d'angoisse, c'est dire !

L'autre, la divine et ultime illusion. Rien ne se passe comme prévu. Rien n'est de fait prévisible. Des images se baladent dans mon esprit. Des perdues de vue qui sont peut-être encore en vie. Des corps, des fameuses poitrines et puis de jolis culs en lisière des forêts. Quelques corps, des vagins humides et des yeux implorants. Des paroles inutiles, des mondes refaits et toutes sortes de tractations. Tout ça pour atteindre un malheureux trou. Que de labeurs, d'énergies dépensées, de pourboires laissés sur des coins de table. Il est possible que des décisions inattendues surviennent parfois. Marie-Sabine, fille de nouveaux riches, avait préféré en son temps me montrer sa belle petite chatte bien peignée. Et vous avez envisagé d'enlever le haut ? Je n'ai pas que votre chatte à lécher. Parce que là, voyez-vous, je vous aurais bien mordillé les tétons. Que croyez-vous qu'elle fit ? Rien ! Elle garda son pull. La pauvre chatte essuya non sans un certain contentement mon regret de ne pouvoir mâchouiller les bouts de ses seins.

Panne sèche ce matin. Pas le moindre petit morceau de mot. Peut-être faut-il que je me branle un peu pour que ça vienne. Comment est-ce possible de vivre dans une petite maison au bord de la voie ferrée avec pour horizon que des champs à perte de vue ? Bon, certes, il y a des biches le matin à la fraîche qui se tapent le gueuleton de sept heures. Pas de quoi non plus s'extasier indéfiniment. Certes, ils sont tranquilles ceux qui habitent là. Ils doivent connaître les heures des passages par cœur. Ces gens-là vivent au rythme des trains et des saisons. Peut-être ne savent-ils rien, ne connaissent rien. Peut-être qu'ils ne savent même pas qui est le président de la République. Que partout dans le monde, il y a des gens qui tuent d'autres gens, gentiment. Peut-être qu'ils ne se doutent de rien en effet.

Je vais vous laisser le peu de temps que vous avez à me consacrer afin que vous puissiez le mettre à profit pour d'autres desseins. Il y en a assurément de plus grands et de

plus nécessaires à accomplir pour mener à bien votre vie, voire votre survie. Vous n'avez semble-t-il pas fondamentalement besoin de moi, d'une manière ou d'une autre. Peut-être que je le regrette un peu. Oui, légèrement. Parce que tout ça est encore un peu frais, un peu trop récent. Dans quelques jours, quelques semaines, il n'y paraîtra plus. Je me suis une nouvelle fois automutilé vite fait bien fait, ai procédé à l'extraction de l'influx sentimental. Voici une opération qui ne nécessite pas d'anesthésie générale, même locale. Sur le coup, cela fait quand même un peu mal mais par la suite, je me suis senti grandement soulagé.

2/i. C'est étrange comme nom. Et pourtant, il en existe depuis des lustres. Un grand livre l'atteste qui se passe de pères en fils. Un père et passe au suivant. Amusant. Le garçon, qui n'est pas l'ainé de la portée, est un peu léger. Un peu demeuré. Disons qu'il lui manque quelques cellules pour connecter le tout. C'est le problème souvent avec les fins de souche. Avec toutes ces unions consanguines, comment voulez-vous aussi ! Cela finit toujours par taper sur le système à un moment donné. Dans cette fratrie, I. est l'ainée. Une sorte de chef de famille après que le père soit parti on ne sait où et que la mère ait eu un sein en souffrance. Et puis il y a la petite dernière faite sur le tard. Pas le tas, le tard. C'est vrai que maman est un peu âgé, elle a un peu tardé à les avoir les trois rejetons. I, malgré une coquetterie à un œil, je l'aime beaucoup. J'ai passé un temps considérable chez elle, à m'inviter régulièrement. Une fois, pour me rendre chez elle à Meudon, j'ai descendu en courant le vallon de Ville d'Avray à Sèvres et remonté le vallon d'en face de Sèvres à Meudon, en marchant cette fois. Sinon, je prenais des bus matin, midi et soir. J'ai aimé cette femme. I 2/i. J'ai aimé cette femme, je l'ai touchée, je l'ai embrassée. Nous étions dans la même classe. Terminale B.

Une fois encore, il n'y a plus rien. Cette fois, c'est bien la fin. Terminé, j'ai fini de jouer. Je vais devoir tirer des conclusions. Pour moi et moi seul. Quelques certitudes et puis s'en va. J'ai cherché l'amour toute ma vie. J'ai cherché ce qui pouvait être indissociable. Sûrement la conséquence du divorce de mes parents. Je l'ai cherché partout, dans tous les trous et recoins. Je ne l'ai pas trouvé. Si, parfois, je l'ai rencontré. Jamais bien longtemps. Je déteste profondément cette humanité inapte, incapable de réaliser ses intentions. Je vomis le mépris, les insultes permanentes, la vanité, l'usurpation perpétuelle. J'éprouve pour vous, il est vrai, une effroyable indifférence. Il faut maintenant que je laisse filer le temps, que je ne cherche surtout pas à résister. Il faut que je commence à mourir, que je débarrasse le plancher, cela devient urgent. Je n'ai tellement rien à voir avec vous, tellement rien à faire.

Après AS, claque de fin. J'ai fermé ma porte d'entrée à quadruple tour. Je suis à l'abri. Aucune ne pourra plus venir me chercher, jamais. J'en ai assez de croire en des choses qui n'existent pas, plus qu'assez. Oui, non, peut-être, ça va bien. AS fut en effet ma dernière illusion. A partir de maintenant, il faut que j'exécute tous mes plans secrets, que je laisse cavalier les mains courantes, que je me fasse plaisir.

Ce n'est pas la vie qui est un miracle. Non. Puisqu'elle devait être prévue dans l'ordre des choses, inscrite au programme. C'est l'amour plutôt qui est un miracle. Tant de haines, tant de profiteurs en tous genres, de toutes natures, qui sévissent absolument partout.

Elle est là, elle est sortie du brouillard matinal. Il ne fait pas encore jour. Elle est brune comme la nuit, tout revêtue de noir. Je pense que l'occasion est belle, que je vais pouvoir me laisser aller à quelques somnolences abandonnées. Tout sentir, tout percevoir, l'origine de l'univers, l'existence d'un trou noir non loin de là. Tout près de moi, à un pas d'un amour une nouvelle fois éphémère. Elle baille à s'en décrocher la mâchoire. Tout me revient une fois de plus, le désir, les délires. La prendre, l'ingérer, la faire disparaître en moi. Encore et toujours cette même vision. Il ne resterait alors que la petite valise rouge dans le compartiment. Je l'ai retrouvée, quelques instants après l'avoir vue composer son titre de transport. Elle détient le droit de circuler, d'aller et venir. J'ai le droit de la suivre, de me coller à ses dentelles, de lui passer du vernis rouge sur les ongles et pourquoi pas sur la peau. Ce serait un signe étrange marqué à vie, un point de ralliement, une marque d'appartenance. Le brouillard s'est épaissi davantage. Il n'y a plus de tombes dans le cimetière. La vie, la mort, tout est en train de s'évanouir. Et au milieu de ce champ informe trônent ses deux lèvres rouges.

C'est elle la pute. La femme que l'on paye pour pouvoir écarter ses deux lèvres avec les doigts sans qu'elle trouve quelque chose à redire sinon que c'est bon et qu'elle en veut encore. C'est elle la pute de mes rêves. Ou comment aimer sans illusions. Certes, c'est dommage de devoir payer pour aimer. En même temps, on paye bien un psy pour pouvoir être écouté. C'est cela, le monde devrait être rempli de psychologues en tous genres et de putes de toutes natures. Aimer et être écouté, le rêve. Afin de trouver des sourires, un peu d'humanité, du réconfort au lieu de devoir supporter sans arrêts le monde des brutalités.

Trop de dureté et de brutalité. J'aimerais après mes cinquante ans pouvoir consacrer ma liberté, ma solitude, mon insignifiance, mon indifférence, ma sérénité. Voilà, je voudrais réaliser pleinement ces cinq mots après avoir eu la naïveté de penser que l'amour existait. Il n'y a rien dans cette vie qui vaut la peine d'être vécu. Rien. La démonstration est terminée. Il faudrait avec la sensibilité à la con qui est la mienne pouvoir tenir cet engagement, sans qu'il m'en coûte cher en crises de désespoir. Ce n'est pas le tout de vouloir soutenir des engagements si c'est pour en souffrir par derrière. 49-72 ans, cinq mots.

Comme prévu, je suis allé cet été me recueillir une troisième fois sur la tombe de Machiavel. J'en ai profité pour aller rendre visite à son voisin, Dante. Et puis récemment, dans un château de la Loire, j'ai touché alors que cela était totalement interdit quelques reliures d'un exemplaire original de l'Encyclopédie de Diderot. Grand moment d'émotion. Certes, je me suis fait attraper par le guide. M'en fous. Tout est voué à disparaître, les livres aussi.

Une envie puissante et irréfléchie qui viendrait comme une étoile filante traverser de sa lumière le désert de la nuit. Vous imaginez cela Anne-Sarah ? Ce serait le début du conte de l'incroyable amour. Peut-être sera-t-il un conte de l'une de vos nuits, de vos mille nuits à venir. Cette histoire n'est pas à écrire, elle est à vivre. N'oubliez pas Anne-Sarah d'avoir envie de la vivre.

Sandra mouillait. Sandra Mouille. Mouille, c'est son nom. Sandra mouillait tout ce qu'elle pouvait. Au volant de sa Clio rouge. Alors que nous revenions de l'aéroport et

qu'elle se trouvait à l'arrêt prise dans les embouteillages, je lui caressais l'entre-deux cuisses en remontant jusqu'au pubis. Sandra dégoulinait. Femme distinguée, ancienne mannequin, chienne en chaleur, culotte détrempée. Il eut été agréable de poster ma queue à l'entrée de ses embrasures. Je n'en ai pas eu le temps. Amour, quand tu nous tiens, il faut savoir en profiter.

49 ans. En voilà un bel âge fait de bons chiffres. Cinquantième année, c'est parti pour un tour de piste. Le 24 au soir, ma fille cadette m'a fait un gâteau. Elle a mis 13 bougies dessus parce que 4 et 9 font 13. Je les ai toutes éteintes d'un seul souffle. Le lendemain, le jour j soit le 25 octobre, je suis allé acheter un autre gâteau chez ma vendeuse de pains préférée. Un petit entremet tout rond en chocolat pour quatre personnes. Le soir, j'ai mis une seule bougie dessus. En effet, il me reste 1 an avant les cinquante piges. 1 an avant d'en finir, avant de mourir.

Ma sorcière bien-aimée a soixante balais. Elle a l'embarras du choix pour faire le ménage. Cette nuit, elle m'a tout chamboulé. Mon tableau blanc sur lequel des informations stratégiques avaient été écrites. Cela a eu le don de m'agacer. Je me suis installé un petit bureau improvisé non loin, un peu à l'écart de l'effervescence des bulles de savon. Ma sorcière enfourche de temps en temps un de ses fameux balais. Non pas pour enlever les miettes, ni la poussière environnante qui jonche les sols de l'entreprise, non. Ni pour s'envoyer en l'air, non. Pour se frotter le clitoris contre le manche du balai. Toutes les sorcières font cela, c'est bien connu. Pendant ce temps, elle ne cherche pas à m'astiquer le piquet. Je reste ainsi au calme, en mode alone. Une vision survient. Ma divine enfant devenue femme se promène dans un appartement les poils du pubis à l'air. C'est une autre affaire, c'est le cas de le dire. Mon amour profond, enraciné dans la terre, incarné dans les cieux, pour les siècles des siècles. En gros pour l'infini et au-delà, c'est dire comme je l'aime grave cette jeune demoiselle. Des fois, je la regarde discrètement avec ferveur. J'ai souvent l'impression que je pourrais être à l'intérieur d'elle et que j'y serais tellement bien que jamais je n'en ressortirais. Et puis tiens, voilà le nabab despotique pour clore la scène. Qu'est-ce qui me veut celui-là ? Lui et sa femme bretonnante. Cela fait beaucoup de juifs et de bretons dans cette histoire rocambolesque à la réflexion. Bizarre comme ils s'attirent tous ceux-là. Ah oui, à un moment donné, il dit à son fils qu'il ferait bien d'avoir un peu plus de poils sur le thorax. Sauf que dans la vraie vie, il n'a que deux filles dont une d'une rare beauté, mélange détonnant issu donc de la rencontre entre une motte de beurre goy et une merguez casher. Et hop, la merguez dans la motte ! Joli coup mon cher baron ! Certaines mauvaises langues diront qu'il est entré dans la dame comme dans du beurre. C'était le bon temps vraisemblablement ! Depuis, il est probable que le beurre soit devenu un peu rance et pas très tendre.

J'ai fait tout le tour. Non pas du monde mais de moi. Une nouvelle opération chirurgicale approche. Après la tête, les deux jambes. Quelques veines qui ne fonctionnent plus très bien. A quoi a servi ma vie ? A faire de moi un étranger et un rêveur.

Si peu d'indulgence. Je m'en moque, je m'en tape de l'espèce humaine. Moi aussi je ne suis pas très indulgent finalement. Je n'ai aucune indulgence pour la brutalité. Alors voilà qu'elle me rend brutal à mon tour, verbalement. Un parfait étranger se doit d'être indifférent à ce genre de manifestations. Je dois travailler mon indifférence, elle n'est pas

assez solide. Je ne dois pas répondre à la brutalité, je ne dois pas me sentir concerné. Je dois rester silencieux en toutes circonstances. Si les autres ont des intentions misérables, ce n'est pas mon problème finalement. Impressionnant ce que certains peuvent faire supporter aux autres. J'espère que je vais mourir dans une quinzaine de jours.

Dans mon boudoir imaginaire, il y a deux méridiennes qui se font face, une théière pleine de menthe et des tonnes de mignardises à portée de mains. Sans oublier les tentures d'inspiration chinoise accrochées sur les murs. Effectivement, les opalines de soie frangées éclairent faiblement la pièce. Les chuchotements ne supportent pas la pleine lumière. Confidences à voix basse, pas un seul mot ne sera plus haut que les autres. Dans ce boudoir des délices et des supplices (délices insoutenables), il n'y a que le plaisir des mots et des sens. Il y a aussi un phonographe en sourdine qui exécutera de la pointe de son aiguille quelques nocturnes de Chopin, ou bien quelques sonates de Schubert. Sur l'un des divins divans du marquis, il y a vous en chair et en os avec vos deux couettes, celle de droite et celle de gauche. Je vous avoue ne pas avoir de préférence ni pour l'une, ni pour l'autre. A la réflexion, une seule d'entre elles devrait suffire.

A moitié mort ou à moitié vivant ? C'est comme le verre ça ! A moitié vide ou à moitié plein. Je vais dire à moitié mort ! Rhooo, il n'a pas le moral le gars ! Qu'est-ce que cela veut dire ? C'est du très grand n'importe quoi ! La pensée humaine dès fois, elle est très conne ! Chaque jour suffit son lot de démonstrations totalement absurdes. Et si j'avais dit à moitié vivant, il y aurait eu un espoir ? Une consolation ? Un trait positif ? De quoi se sentir réconforté par une clairvoyance supérieure ? Voilà, je suis pré-mort de rire.

Je gagne en indifférence. De fait, je gagne sur tous les autres tableaux. Mes cinq mots chéris. Ils vont si bien ensemble qu'il serait dommage de chercher à les séparer. Oui, il est bon de ne pas se sentir fâché par les attitudes déplorables des autres. Je suis très tranquille.

Elle est jolie comme un cœur. C'est une jolie femme, à mon goût. J'ai vu sa photo sur internet. Des fois, le soir, je lui écris des choses pour qu'elle puisse les lire au matin en se levant. Des jolies choses en vérité. Alors elle me répond, prend son cahier et son crayon à papier, rédige des réponses dans les compartiments des trains puis me les envoie le soir lorsqu'elle rentre chez elle. Ce matin, je l'ai vue comme je vous vois. Elle avait son cahier dans une main et son crayon à papier dans l'autre. Je l'ai vue me répondre. Moi, comme je n'ai pas mis ma photo, elle ne sait pas à quoi je ressemble. Elle ne sait donc pas que je suis celui à qui elle est en train d'écrire. Je suis heureux de l'avoir vue ce matin en face de moi dans le compartiment. Elle, place 52, moi 51. Elle a l'air tellement contente de faire ce qu'elle fait. Cela me remplit d'allégresse. Parfois, elle fait une pause, lève la tête, cherche l'inspiration en regardant autour d'elle. Parfois nos regards se croisent, je n'ose pas lui avouer que c'est moi tout simplement. Elle doit se demander pourquoi j'ai ce petit sourire au coin des lèvres. Elle est vraiment très jolie. Voilà, elle a terminé la réponse à mon message de la veille, semble satisfaite. J'ai hâte d'être à ce soir.

Je pourrais vous écrire, là maintenant, comme je sais le faire. Pour vous donner d'autres mots. Je vais le faire, vous faire part de la suite et profiter de ce moment pour en sortir des nouveaux que vous seule êtes en train de lire. Je savais qu'un jour, vous seriez là

fort justement pour les recevoir. Vous êtes toujours là ... Cela aurait pu très bien ne pas arriver. Tellement m'ont laissé tomber après leur avoir offert mes mots et parfois mon cœur. Tellement, trop sûrement. Aujourd'hui, je suis profondément seul, toujours étonné qu'une femme puisse dans la durée s'intéresser à moi. Comprenez ma surprise. Savoir que vous ne m'avez pas quitté depuis des mois me laisse pantois. Oui, mes mots vous accompagnent, pas moi. Je comprends mieux. Mes mots peuvent être utiles à d'autres. C'est ce que mon psy m'a dit un jour. Et moi ? Est-ce possible qu'un jour une femme puisse avoir envie d'ouvrir ses bras pour me recevoir en toute quiétude et en toute éternité ? Non. A l'image de ma mère qui ne pouvait ouvrir ses bras lorsque je lui tendais les miens. Pauvre petit garçon devenu grand pourvu que Dieu lui ait prêté vie. J'ai cru bon vivre malgré tout, je me demande souvent pourquoi. N'avez donc point de regret, vous pouvez garder vos bras fermés qu'à la fin, dans peu de temps, vous me trouveriez désolant, décevant. Ainsi mes mots pourront vous suivre, je ne suis plus là ... Alors, il est possible malgré tout de me trouver quelques qualités passagères qui parfois me réconfortent un peu. Ce qui m'a rendu heureux ce matin lorsque j'ai reçu votre message, c'est la sensation d'avoir su trouver des mots pour vous toucher, vous effleurer. D'avoir été capable d'être en résonance avec votre vie. De sentir votre compréhension du mouvement qui m'anime, votre perception de cette tension qui ne quittera jamais, peut-être parce qu'il n'y a tout simplement pas d'amour sur cette terre. C'est ma conclusion, triste fin. Je vous suis, c'est ce que je peux faire de mieux. Votre écrivain de l'intime. Que les rêves viennent, que votre nuit soit douce.

Opération des deux jambes. Mardi 16 décembre, c'est moi qui ai choisi la date. Ma maman est venue. Elle est gentille ma maman. Elle est allée voir dans une chambre une pauvre dame qui appelait désespérément une infirmière. Cette pauvre femme n'avait pas eu de nouvelles de son salopard de mari. Alors elle a appelé pour qu'on lui prêle un téléphone. Ma maman lui a prêté le sien, elle fut tellement contente de savoir que son mari viendrait la voir le lendemain. Un gros salopard sûrement. Il y a tellement de désespoir partout dans les couloirs des hôpitaux et des mouirois. Moi, on m'a fait venir à 9h00 du matin, parfaitement à jeun. Pour m'annoncer que j'étais prévu à 14h00. Normal, non ? A midi, on m'a donné de quoi me détendre, deux comprimés d'Atarax, vous savez la drogue douce d'Arthur. J'étais bien, tranquille. Avec ma petite nuisette de futur opéré sans rien en-dessous. A 14h00, une infirmière blonde aux yeux bleus est venue me dire que le charcutier avait un peu de retard. Une petite heure d'attente. Nous sommes le 16 janvier, un mois après. Des complications sont survenues en criant gare à toi. Notamment un trou dans le pli de l'aine gauche suite à la libération d'un hématome gros comme un pot de yaourt. Une infirmière tous les matins vient me bourrer le trou avec une mèche, c'est cool. Bien sûr, pour vider l'hématome, il a fallu que je retourne sur la planche à découper. Un 31 décembre. Et sans anesthésie générale, s'il vous plaît. Juste avec un peu de gaz à respirer, le genre d'inhalation qui t'envoie directement dans un état second en quelques secondes. Kalinox est là pour vous câliner et pour vous passer l'envie d'hurler. Merci la science. J'ai donc passé mon 31 décembre à la clinique, chambre 130 tout au bout du couloir, près de la sortie de secours au cas où. Vide la clinique le soir du réveillon. Les deux grabataires du début du couloir ne risquaient pas de faire une teuf d'enfer, vu leurs états stationnaires. Vous n'avez pas vu la liste de médocs qu'ils doivent s'enfiler dans une seule journée. Forlax, pour aller chier sans forcer. Xanax, pour se tenir tranquille en attendant le grand départ. Et j'en passe et pas des meilleurs. Les pauvres gens. Un friend

au foie gras vous ferait-il plaisir ? Oui, bien sûr. Je l'ai bien senti le foie gras. Disons que je me demande encore si ce n'était pas de la mousse de canard. Minuit, j'ai fait part de mes bons vœux à l'infirmière de nuit en lui demandant de ne pas me réveiller avant sept heures. 1^{er} janvier, 6h50, 37 de température ; 13,8 de tension. Voilà une putain d'année qui commence bien.

Dans la nuit du 16 au 17 janvier, j'ai fait un rêve admirable. Le rêve que j'attendais depuis longtemps. Je me ballade dans les couloirs d'une école. Paraît-il qu'on m'attend dans une classe, je ne sais pas laquelle. L'école, le début de la fin, la socialisation obligatoire, devoir appartenir au groupe humain, endosser des rôles. Le malheur commence là. Ça ne sert à rien l'école maman, ce n'est pas la vie. La vie maman ne devrait servir qu'à rêver, il n'y a rien à en attendre de plus. Désolé mon fils, la vraie vie n'est pas de mise. C'est n'importe quoi ! Je vais bien finir par la trouver cette classe. Il y a du monde dans celle-là, la porte est ouverte. Je vais essayer de pénétrer à l'intérieur sans me faire remarquer. Oui, il y a un recoin par ici, la maîtresse ne m'a pas vu entrer. Si elle ne m'a pas vu entrer, probablement qu'elle ne me verra pas ressortir. Oui, je vais faire cela, ressortir au bout d'une quarantaine d'années. Il fait bon dehors dans la cour de récréation, le soleil est radieux. J'ai mis une casquette sur la tête, je me suis assis sur un banc seul. Des enfants jouent non loin, ils ne me voient pas. Maman, à ce moment-là dans mon rêve, je me suis senti tellement bien. Réconcilié, en paix. Comme si j'avais retrouvé mon enfance intacte, celle des vagues et des dunes, où j'étais alors dans l'eau et sur le sable le roi du monde, un être tout simplement vivant.

Une vie, quelques secondes à l'échelle du temps cosmique, où il a bien fallu que je supporte tout un tas de conneries parfaitement inutiles. C'est impressionnant l'inutilité du contenu de la vie des hommes. Tout ce déni de la vie, cette négation absolue des rêves et des rêveries. Au contraire, il faut que les cons réfléchissent et que leurs avis divergent. Mon Dieu, quelle horreur quotidienne !

Il ne me reste plus rien. Je n'ai plus envie d'être considéré comme un pauvre type, même si j'en suis un. C'est vrai que je suis un raté puisque d'une certaine façon, je n'étais pas programmé pour vivre cette mascarade. Cela doit être à cause de la cinquantaine proche. Ô ciel, rendez-moi ma vraie solitude. Celle de mes six ans, de mes dix ans, de mes dix-huit ans. Ô ciel, rendez-moi mon sentiment d'antan, d'avant les funestes et stupides tentatives d'exister dans cette pauvre société humaine. En face de moi, la porte s'est fermée inexorablement, elle est maintenant définitivement close.

Ceci n'est pas à proprement parler un conte. C'est la vérité nue. Moi qui suis devant vous, j'ai connu un Jobig, celui qui prit du feu aux étoiles, un soir de Noël. Ce n'était pas hier ni le mois dernier. En ce temps-là, tout le monde était pauvre, par ici, même ceux que l'on disait riches. Et les hivers étaient terribles, avec les mauvaises maladies, la disette et le froid. C'était le froid qui mordait le plus dur. Le froid était le premier ennemi du paysan et la torture promise aux plus mauvais d'entre eux. Le meilleur réconfort de l'hiver était un grand feu dans l'âtre. Quand le froid nous engourdissait dans les champs glacés, nous reprenions courage à voir seulement fumer de loin une cheminée. Et les femmes se seraient perdues de réputation si leurs hommes étaient rentrés à la maison sans trouver de feu dans l'âtre. Elles ne redoutaient rien tant que le voir s'éteindre. C'est pourtant ce qui

arriva un jour à Tréogan, chez ma cousine Marie-Jeanne Le Meur, la pauvre femme. Et justement un soir de Noël. Une désolation. Alors, le feu de Marie-Jeanne mourut. Mais comment ? N'avait-elle plus de bois ? Était-elle restée aux champs trop tard avec les hommes ? Avait-elle oublié le temps en bavardant chez quelque voisine devant un bol de café ? Elle ne buvait pas plus de café chez les autres que vous de thé à la menthe. Videz donc votre tasse chère Elisabeth ! C'était une femme de devoir. Elle avait bien arrangé son feu avant d'aller traire ses vaches. Quand elle revint, elle trouva son bois répandu sur l'aire, fumant encore, mais sans la moindre trace de braise. La maison sentait la corne brûlée et le poil roussi. Était-ce encore un mauvais tour du seigneur de Kersatan ? Peut-être. Il y avait huit jours que le chien de Tréogan était mort subitement, sans aucun signe de maladie. Le maître, Michel, l'avait enterré au fond du verger, mais il n'eut pas besoin d'en chercher un autre. Le soir même, il trouva un chien noir couché sur l'âtre. "Quelque animal perdu, se dit-il. Bah ! Il arrive à point. Si personne ne vient le réclamer, je le garde." Il le garda en effet bien que toute la maisonnée se sentit mal à l'aise devant la bête. Le plus gêné de tous était Jobig, le petit vacher, un garçon de dix ans, fils d'une pauvre veuve chargée de marmaille. Jobig ne mangeait plus. Il vivait de terreur depuis que le chien noir était apparu. Il disait qu'on avait laissé entrer le Diable. Les grandes personnes se moquaient de lui. Pourtant, quand Marie-Jeanne trouva son feu défait et son bois répandu, elle se mit en quête du chien et ne le découvrit nulle part. On ne devait plus jamais le revoir. C'est lui qui avait fait le coup ? Qui sait ! Moi, je ne le sais pas. Mais le plus pressé était de rallumer le feu. Marie-Jeanne prit le vieux couteau qui servait à cet usage et le frappa contre un silex pour enflammer de l'étoupe et ensuite un petit tas d'aiguilles de pin. On n'avait pas encore d'allumettes. Peine perdue. Elle ne put tirer la moindre étincelle. Les hommes rentrèrent, s'essayèrent aussi sans plus de succès. Il faisait un froid de loup. Alors, le grand valet Corentin partit à la ferme la plus proche pour ramener de la braise dans un vieux sabot. Et voilà qu'on avait beau attendre, il ne revenait pas. A la fin, il parut sur la porte, rouge et furieux, le sabot vide. "Je n'y comprends rien, grogna-t-il. J'ai chargé quatre fois mon sabot de braise. La première fois, elle était morte avant que je n'aie eu le temps de refermer la barrière sur la cour des voisins. La seconde fois, ce fut pareil. A la troisième, j'ai pu atteindre le champ de la fontaine. Cette fois-ci, je suis revenu au grand galop et je n'ai cessé d'attiser la braise en courant. Mais elle s'est tournée en cendres d'un seul coup, à vingt pas de notre porte. Il y a quelque sorcellerie là-dessous. Ne comptez pas sur moi pour retourner. Alors les autres hommes prirent une grosse marmite et allèrent jusqu'au bourg pour aller demander de la braise au boulanger. Le bonhomme leur remplit la marmite à ras bord. C'était un plaisir de voir flamber la braise tout au long de la route. Or, quand ils furent arrivés dans la cour de Tréogan, la marmite lâcha une fumée âcre qui répandit une odeur de corne brûlée et de poil roussi. Quand elle se fut dissipée, les hommes ne trouvèrent plus que de la cendre au fond de la marmite. Comme ils la regardaient tristement, vint à passer un grand vieillard que personne n'avait jamais vu dans la contrée. "Ne perdez pas plus longtemps votre peine, leur dit-il. Quand le feu meurt dans une maison, le soir de Noël, aucune créature humaine ne peut plus le rallumer." Là-dessus, il disparut d'un seul coup, comme s'il avait fondu dans la nuit. Les deux valets et la servante abandonnèrent la place pour aller faire la veillée au chaud dans une autre ferme. Devant l'âtre mort de Tréogan, il ne resta que Marie-Jeanne, son mari et Jobig, le petit vacher, qui ne voulait pas aller au lit. Quelle pénitence faisaient-ils ces trois-là ? Et pour quel péché inconnu d'eux-mêmes ? Le maître et la maîtresse étaient gelés jusqu'aux os mais l'enfant ne tremblait pas. Quand Michel lui prenait la main, dans

l'ombre, pour le rassurer, il la trouvait tiède. Et l'enfant n'avait pas besoin de réconfort. Il attendait quelque chose.

L'horloge sonna minuit. Alors, Jobig se leva, prit la chandelle de suif sur le manteau de la cheminée et sortit. Il rentra presque aussitôt. Dans ses mains, il portait la chandelle allumée. "Comment as-tu fait, crièrent les deux autres d'une même voix. Où as-tu trouvé du feu ?" Et l'enfant de répondre tranquillement, comme il faisait toujours. "J'ai pensé qu'une étoile de Noël me donnerait du feu puisqu'il n'y a pas moyen d'en avoir autrement. J'ai présenté la chandelle devant la plus grosse. Tout de suite elle s'est allumée." Marie-Jeanne, tremblante d'espoir autant que de crainte, prit le feu de Noël, l'approcha du bois qu'elle avait préparé vainement et aussitôt il s'éleva une flamme si vive et si claire que toute la salle en fut illuminée. On dit même que, vers le matin, le bois vint à manquer alors que le maître et la maîtresse s'étaient endormis sur le banc de l'âtre. Et la flamme continua de brûler toute seule au-dessus des cendres. Jobig n'avait pas fermé les yeux.

C'est après cette nuit-là qu'on l'appela Jobig des étoiles. Mais le lendemain, il se coucha sans mot dire et il mourut trois jours après.

Tout ceci est la vérité nue...

Je suis né philanthrope. A l'âge de six ans, j'ai oublié de faire un truc. Mourir. Alors j'ai fait la connaissance des êtres humains. Je suis devenu misanthrope avec le temps. Aucune chance de repartir dans l'autre sens, tellement ma détestation est grande. A l'âge de six ans, j'ai commencé à déverser mon esprit dans les mondes imaginaires, à inventer des boudoirs qui n'existent pas. J'ai cru bon essayer d'avoir une vie normale avec tout ce qu'il faut de normal à l'intérieur.

Cela fait quinze ans que je me sens seul. Que je ne peux pas parler à ma femme. Qui ne comprend pas ce que je veux lui dire lorsque je m'efforce de lui suggérer sa brutalité. Elle trouve tout normal. Forcément, à cause de l'exemple maternel. Quand on copie, on peut coller à l'infini. Faudrait un grain de sable, un grain de subversion et de rejet, une conscience aux aguets. Je crains de devoir déplorer l'assimilation de ma première fille. Ça y est, elle est dans le moule. La cadette résiste même si parfois elle prend de mauvais plis. Des fois, je me dis que je n'ai pas eu de chance, que j'ai surtout manqué cruellement de vigilance. Je n'aurai pas dû y aller, signer le bout de papier qu'on m'a tendu avec le sourire. Vous avez l'avoir bien profond mais vous ne le saurez pas tout de suite. Et vous ne pourrez rien faire sinon attendre la mort un oreiller sur la tête, pour ne plus voir, pour ne plus entendre. Quoi faire d'autre quand on est comme moi un gars docile ?

Dernière année d'existence. Après le 25 octobre 2015, à 3 heures du matin, je serai mort. En fait, je termine le cycle de ma vie. Après, ce sera plus tranquille, aucune violence utile jusqu'à l'échéance prévue des 73 ans moins 1 jour. Bien sûr, une rupture de contrat anticipée peut intervenir à n'importe quel moment. Couic, au revoir messieurs dames. C'est dans l'ordre naturel des choses qui se passent dans l'espace-temps. Oui, il ne faudrait pas oublier ce dans quoi nous sommes plongés les p'tits amis. Au plus profond de nos entrailles temporaires. Bien, lundi matin, je vais aller faire semblant de bosser, vu le prix que je suis payé. Et puis je sens que la crève est en train de me tomber dessus à bras raccourcis.

Dernière danse. J'ai effacé tout le monde. Il n'y a plus d'amis, de vagues relations, de

très vagues connaissances. Il ne me reste plus que mes souvenirs en guise de compagnie. Il faut bien que j'organise ma mort, que je la mette en scène proprement. Cette fois-ci, ça sent vraiment la fin. Comme prévu, j'ai mis mes textes en ligne sur le NET pour rencontrer quelques gens avant de partir. Ils n'auront probablement rien à me dire, c'est heureux. Je n'aurai presque rien à rajouter. Plus tard, quand je serai mort, j'indiquerai ainsi mes récits à toute personne souhaitant entrer en relation avec moi. Allez donc voir là-bas si j'y suis.

Ce matin, le ciel et le gris se sont emmêlés les pinceaux avec une clarté impressionnante. Toute cette nature était très belle avec tous ces tapis en verts de Chine. Je me suis laissé aller à une douce somnolence de couleurs froides. Et pourtant, c'était si évident ce matin, si lumineux, si tranquille. Cette fin d'après-midi est plus grise, plus amère, avec moins de bleu sur la peau du ciel. Tout s'est terni, s'éternise un peu. La biche sur la plaine me regarde passer du coin de son bel œil. Inspiration légère et pleine de grâce. Les jours s'allongent gentiment sur des couches de hasard. Les rêves sont épuisés de fatigue, rentrent se coucher eux aussi. Mes souvenirs deviennent alors ce que le temps en fait. La plaine est à nouveau vide. N'est-ce point vous sur le pas de la porte de mes pensées ? Que je vous donne parfois à méditer. Pour que chaque jour l'esprit s'envole et nous fasse danser les rondes du temps.

AS n'est pas morte, Axelle non plus. Il se peut qu'elles soient toutes les deux la même. Pourtant, je les croyais disparues. Le 14 février, soir de la Saint-Valentin, j'ai fait du ménage. J'ai passé un bon coup de balai pour expédier dans l'autre monde tout un tas de relations. AS-Axelle a fait partie de la charrette, comme on dit dans les services de nettoyage. Etes-vous sûr de vouloir confirmer la suppression du contact ? Oui. Voilà, c'était alors terminé. Je ne sais pas ce qui s'est vraiment passé. Pourquoi a-t-elle brusquement surgi à ce moment-là ? Comment a-t-elle fait pour ressusciter d'entre les mortes ? Pour finir par s'imposer de la sorte ? Il y a quelque chose de profondément étrange là-dessous, qui tient du miracle. Sortie du brouillard, telle une silhouette qui se précise au fur et à mesure, elle est là devant moi. Eclatante tout en étant discrète. Un peu trop discrète peut-être ?

AS-Axelle a un autre problème. Un gros et sérieux problème. Elle ne sait pas dire son sentiment. Pourquoi ? Je ne sais pas trop pourquoi. Je sens pour elle une longue traversée du désert avant de pouvoir dire un simple "je t'aime" à un homme aimé. Ah oui quand même, le temps pour moi de partir en voyage d'affaires quelques années. On ne m'y reprendra plus de sitôt, vu l'ampleur de la résistance. Ce n'est pas faute de l'avoir prévenue. Amour qui ne peut se dire. Et pourtant, qu'y aurait-il d'autre à proclamer ? Cet amour qui peut offrir tant de belles résonances, d'images intenses. Etre là pour lui. Pour cette évidence parfois foudroyante qui accompagne au mieux le temps. Voilà, pensez davantage au présent de votre envie plus qu'à l'avenir de vos rêves qui ne se réaliseront sûrement jamais. Je vais donc m'absenter une fois de plus, comme souvent quand il ne se passe rien ou pas grand-chose, quand l'illusion est trop parfaite. C'est dommage.

Me faire plaisir, faire des choses qui me procurent du plaisir. Fin de la cinquantième bientôt, c'est du sérieux ! En un battement de cil, c'est fini. Pourquoi faire quelque chose ? Vous avez des yeux verts intenses, une langue de vieille chaste si charmante. Et si j'enfilais

ma tringle dans la profondeur de votre gorge chaude jusqu'à ce que la mort nous sépare ? Le plaisir se prend là où il se trouve et puis c'est tout. Quand je pense à tous ces débâteurs débiles et pathétiques qui se prennent au sérieux, qui rêvent de laisser des traces indélébiles derrière eux, les connardeaux. Rien que du plaisir à l'état pur, à l'état brut entre deux eaux de roche et de boudin.

Il faut que je termine ce neuvième récit. Il le faut absolument. C'est un engagement que j'ai pris de m'achever.

Oui, j'arrête tout ou presque, la procrastination, la non-déclaration des sentiments, le principe d'incertitude. Je ne garde que quelques mots au cas où. Moi, je veux du concret, des gros seins ou des gros culs ou les deux. Assez de tout et de ces femmes qui avancent à couvert sans se découvrir, c'est le cas de le dire. Ouais, il y en a marre, ça suffit maintenant ! Il faut dire que celles qui rechignent à avancer sont souvent des jeunes femmes bercées d'illusions sentimentales, gavées comme des oies par tout un tas de conneries du genre amour toujours, à la vie, à la mort. Du genre qui ne veulent pas souffrir, qui veulent être sûres, obtenir des garanties. De quoi ? Que les hommes en face ne seront pas de ces lâches pathétiques qui se feront la malle à la seconde occasion venue ? Bah si, c'est ce qu'ils feront les gars et ils en seront fiers en plus ! Trop contents de vous avoir baisées en long, sur le large et dans le travers. J'entends d'ici : "ouais, c'est dégueulasse, ce n'est pas juste !". Mais que vient faire la justice dans cette baise ? C'est comme ça et puis c'est tout ! Et surtout, vous ne vous plaignez pas et taisez-vous un peu, tout ce vacarme pour rien est assourdissant. Vous devriez plutôt être reconnaissantes de ce qu'on s'intéresse à vous, nous autres les heureux quetards.

Cessez, cessez, cessez. Tout, chaque chose et son contraire. Tout est gênant, vous êtes gênant, agaçant, décevant. Je perds au fur et à mesure toutes mes possibilités d'expression, me voilà à nouveau réduit au doux silence des agneaux. Je voudrais bien mais je ne peux point. Alors dans la quiétude d'une chambre où je suis seul dans mon lit, je rêve une fois encore à des promenades solitaires le long du golfe, à des femmes sensuelles et aphones, muettes pour ainsi dire.

ASA m'a épuisé. Je suis épuisé. Un dernier sursaut avant la mort. Sur la plage un joli mois de mai, je me suis reposé et je n'ai plus pensé à vous, ni à vous autres. Devant moi, plus personne, pas la moindre image même les paupières closes. Je me suis dit que la mort allait me cueillir comme on cueille les roses et me donner à l'Amour. L'Amour ne serait-il pas une région de l'univers où vivent toutes les âmes des amis et des aimants ? Ce serait bien non ? De se retrouver ainsi tous ensemble enfin unis, délester de nos corps provisoires et de nos cerveaux incapables.

J'aimais bien aller à marée basse amarrer ma solitude autour des flaques d'eau de mer. J'aimais bien cela, débusquer les petits poissons en-dessous des pierres, sous les algues géantes. J'essayais alors de les choper avec une épuisette à deux balles. Je n'ai pas dû en attraper beaucoup de ces foutues bestioles. C'est que ça se faufile vite les poissons. Les crabes un peu moins à marcher de traviolle. Les crevettes au contraire, c'est un jeu d'enfant pour les expédier hors de la flotte. Trop facile les crevettes. L'avantage principal de cette occupation, c'était de pouvoir ressentir une extraordinaire solitude, une totale liberté.

Grosse nuit que celle qui vient de se terminer. Des gens, un plein de gens dans une grande salle. C'est le dernier jour de l'année, il y a une certaine effervescence. La terre a terminé une énième révolution autour du soleil. Ça sent la fête là-dedans, tous ces gens délirants qui ont envie de se laisser aller, de lâcher les prises. Incroyable cette atmosphère dissolue qui règne à l'intérieur. Les corps saouls se démantibulent et s'accolent. Les hommes pressent les seins des femmes ivres. Des substances pas très claires transitent dans les veines des gens. C'est comme si plus rien n'existait en dehors d'eux-mêmes. Plus d'intellect, de mauvaises raisons, de raisonnements à la con. Ces gens et moi-même sommes devenus des animaux sexuels, classés sans suite. Cette petite mérite que je lui enfonce mon âme au plus profond de son corps. Pendant ce temps, vous pouvez danser les gens. Le vernis de la civilisation vient de céder, la désinhibition peut enfin commencer.

J'ai tout simplement envie de vous voir Barbara. Comment expliquez-vous cela ? Oui, pourquoi cette envie ? Toujours la même petite histoire des êtres qui s'attirent. C'est cela qui est étonnant n'est-ce pas ? Ce mystère de l'attraction. Un jour, je vous ai vue, vous marchiez au petit matin dans un hall de gare. Quelle prodigieuse élégance ! J'ai pensé que je vous parlerais peut-être dans quelques temps. A chaque fois que je vous ai aperçue, marchant avec cette allure si charmante, je pensais à la même chose. Je lui parlerais un jour, si j'avais été un autre homme.

A man in black. C'est ainsi que j'allais ce matin dans le vaste monde. Ma cour se remplit d'images de femmes en ce moment. C'est une belle période pleine de pensées agréables. Peut-être quelques derniers effets avant de disparaître. Comment se fait-il que je sois encore sollicité par tant de femelles en liberté ? A cause de ma tenue noire ? Faut-il à ma nouvelle coupe de cheveux, très actuelle pour mes bientôt 50 balais ? C'est que je mets de la cire dessus effet cheveux bien léchés par une vache matinale. Vu la taille de la langue, je puis être lissé en une seule fois sans qu'elle ait besoin d'y revenir. Alors, ces 50 bougies, je fais quoi ? Je veux dire, je fais vraiment quoi ? Très joli collier la jeune femme en face, on dirait un ornement pour génisse. Je comprends mieux mon inspiration matinale. Oui, je fais quoi ? Je meurs symboliquement ? Je revis par tant de sollicitations illusives ? Je déménage enfin ? Quoi ? Je garde au fond de moi une furieuse envie de mourir tant je ne trouve aucun intérêt à cette existence sinon celui d'être perpétuellement déçu. Et si je n'en étais pas si sûr, à cause d'elles. Si le plaisir vraiment partagé, c'était maintenant ? J'en prends pour une vingtaine d'années et on n'en parle plus, fin du neuvième récit, hop hop hop !

Délire de lire, délit d'écrire. Ou inversement, je ne sais pas trop. Délire d'écrire, délit de lire. Sinon, il ne faudrait pâlir d'écrire. Ou ne pas pâlir. Je ne sais pas trop non plus. A moins d'en rire. Oui, c'est cela, j'ai trouvé. Des rires d'écrire et de lire. A part ça, on peut toujours relire et réécrire. Et ainsi de suite jusqu'à ce que la mort nous sépare enfin.

La révélation est assez simple. Je n'aurais jamais cru enfant que ma personnalité puisse engendrer autant de brutalité de la part de la personne avec laquelle j'allais vivre. Je suis absolument bouleversé, stupéfait de constater la façon dont j'ai été perçu durant toutes ces années. Des fois, j'ai l'impression qu'un autre a pris ma place. Et que celui que je fus se trouve quelque part dans la nature, très éloigné de moi. C'est ça, je dois vivre ailleurs en fait et l'autre qui se trouve là n'est qu'une pauvre copie de l'original. Comme il

me plairait de le retrouver, de renouer avec lui. Il faudrait que je puisse lui dire à quel point je suis si désolé d'avoir eu cette vie-là, que je ne l'ai pas fait exprès, que j'ai fait ce que j'ai pu. Comme j'aurais apprécié ne jamais grandir, resté un enfant toute ma vie.

Le ciel est tout aigri. Et tout est gris aussi sur la lande des vivants en ces temps d'intenses réflexions. Vivre, plus vivre. L'échéance est toute proche, je dois prendre une sorte de décision. Alors mesdames et messieurs ? Pensez-vous pouvoir m'aider ? Que diriez-vous ? Quel geste feriez-vous ? Pouce dirigé vers le ciel ou vers la terre ? Imaginez quelques instants... Vous avez ce pouvoir incroyable de décider si je dois continuer à vivre. Mesdames et messieurs, je réclame toutes vos attentions. A vos manettes ! Vous trouverez deux boutons sur votre boîtier :

Bouton A : la mort

Bouton B : la survie

Il y a des décisions comme celle-ci qui ne se prennent pas à la légère. Tout bien considéré, du premier au huitième récit, et ce dernier en cours, que feriez-vous de moi ? Voyez à quel point ce n'est pas si évident. La vie absolument, insupportable, dérisoire vaut-elle la peine d'être prolongée ? Ne serait-il pas généreux de penser abrégé mon tourment ? Moi, si je lisais une histoire semblable, je n'hésiterais pas une seule seconde. Ni une, ni quatre, ni huit, ni neuf. Bouton A, c'est sûr.

Une femme m'aime. Cette femme existe vraiment. Oui, elle n'est pas comme d'autres le produit fini de mon imagination fertile. Comment je le sais ? Elle me l'a dit elle. C'est beau, toujours émouvant en somme. Cela fait tellement de bien d'entendre ces deux trois mots. Je t'aime t apostrophe.

Des charognards genre vautours qui dépiautent le corps du défunt. Excellent ces bouddhistes. J'adore. C'est bon pour le karma paraît-il d'être ainsi immédiatement recyclé en viande fraîche pour rapaces. C'est vrai qu'on fait quand même un peu pitié nous autres avec nos pierres tombales et nos cimetières qui prennent parfois une place folle. Tiens, justement, en voilà un le long de la voie de chemin de fer. On pourrait faire des logements sociaux à la place, on en manque. Et ces chers égyptiens qui momifiaient les dépouilles des pharaons et des autres sujets de leurs majestés. Ils auraient pu finir en nourriture désagrégée pour poissons du Nil les chéris. Le manque de conscience écologique de tous ces fossoyeurs et embaumeurs, moi ça me dépasse.

Pendant ce temps-là, le ballon d'eau chaude vient de rendre toute son eau. Pourtant, il n'a à accoucher de rien. C'est utile un chauffe-eau pour la douche du matin. Cela permet de ne pas se cailler les meules à la fraîche. Je déteste l'eau froide under the shower.

My god, pourquoi n'ai-je pas fait plus d'efforts dans cette vie pour parler la langue de Shakespeare convenablement ? Sur la plage, pour draguer l'américaine, c'est quand même plus pratique de savoir aligner proprement trois quatre mots du genre "I want to fuck you my dear". Avec le "my dear", c'est tout de suite beaucoup plus distingué, plus chic, plus high level. Je crois me souvenir qu'elle se prénommaît Renée my dear. Cette jeune et frêle américaine d'une beauté renversante. Je l'ai gardée dans ma tête toute ma vie cette petite ingénue. Et voilà qu'elle s'invite à ma table de nuit, juste avant la cinquantaine pas brillante. Auriez-vous vécu jusque-là, en même temps que moi, pour supporter cette

existence dérisoire ?

Tu m'aimes ? J'en suis fort aise. Ne cesse pas cela. Essaie de tenir le plus longtemps possible. Jusqu'au bout de la nuit, jusqu'à la fin du jour. Tiens-moi en vie au plus loin que tu puisses. C'est que je souhaiterais rester vivant pour quelque chose encore un certain temps.

Elle m'aime et vous pas tout à fait. De l'amour sinon rien. C'est bien ce qui s'est passé. Après votre déclaration mitigée, votre image a instantanément disparu de ma conscience. Je ne pense plus à vous mais à elle. Je pense à celle qui m'aime. J'aurai préféré vous à elle mais le tirage au sort en a décidé autrement. Pourtant, je vous avais aimé. Pas assez peut-être, pas assez fort. Il y a tellement d'amours qui tombent dans le vide. Etre seul à aimer. Et puis un jour cela cesse, un peu comme lorsqu'une vie se termine, que les images disparaissent, que la conscience éteint la lumière. Cela renifle le sapin roussi. Tu m'aimes toi alors je t'aime aussi, par voie de conséquence. Quant à vous qui n'avez pas pu, qui n'avez pas su, je ne vous en veux pas. La nature malheureusement est ainsi faite. Il n'aurait pas été raisonnable de se forcer, de s'efforcer de paraître aimante. Si le sentiment ne s'impose pas telle une assurance lumineuse, point de chance.

J'ai essayé pourtant. Un cœur, une pierre, des mots rien que pour elle, rien n'y a fait ! Rien, que dalle. Même pas une petite effusion pendant l'infusion. L'infusion, tu m'étonnes ! Deux ans de ni oui ni non. Du genre un pas en avant, deux pas en arrière. Du genre indécise quand même, peut-être un peu bipolaire. Un coup j'éprouve de l'envie, le coup d'après de la répulsion. Décidément, elle prend cher notre amie. La voilà subitement chargée de toutes sortes d'inconséquences. Bon, c'est tout, ça suffira. Pas la peine d'aller plus loin dans cette nature incertaine. Elle fut ma dernière illusion.

Alors ? Que me reste-t-il avant l'échéance ? Des textes en ligne, une amoureuse en cours, une épouse inamovible, de très vagues connaissances, 45 fans pour ma playlist des musiques du "World". Face à un tel succès, j'en ai commencé une seconde. Pour plaire à mon public. Mon premier récit a été vu 95 fois au 23 juin 2015. Respect tout de même. Voilà, donner un peu de moi anonymement, ça fonctionne mieux ! Il suffit de vouloir connaître les autres absolument, de vouloir les toucher physiquement. Aller de déceptions en illusions est un long chemin de croix, qu'il ne serait pas raisonnable de vouloir entreprendre. Mais on le parcourt quand même, on se dit que ça va aller, qu'il y aura bien quelques bonnes surprises sur le chemin. Et puis l'instinct nous pousse à continuer sans cesse, notamment celui de vouloir perpétuer interminablement l'erreur, qui aux regards des optimistes, des croyants et des malvoyants, n'en est pas une. Moi, toute ma vie, je n'ai vu qu'elle, l'erreur sous-jacente. C'est ainsi que j'ai essayé de me tenir droit malgré tout, en connaissance de l'horreur quotidienne qui nous ronge et qui finira par nous faire disparaître. En attendant ma mort véritable, j'ai pris la décision irrévocable de me poster très loin de vos jeux dérisoires. Et cela se fera à compter du 26 octobre 2015, le lendemain de mon cinquantième anniversaire. Ainsi pourrai-je consacrer mes cinq mots et ne plus avoir à faire avec vous tous. Ainsi délivrerai-je mon dernier mot la veille du 25, ce qui ne constituera pas forcément la soixante douzième page. Mais peu importe le nombre pour cette dernière flambée au cognac.

Moi qui vais peut-être bientôt quitter les autres, je peux encore constater à quel point il y a des êtres magnifiques dans la nature qui pour un peu me fileraient des regrets de me retirer. Prenez par exemple Sandrine la lorraine. La première fois que je l'ai vue, sur une toute petite photo, je me suis dit qu'elle devait être méditerranéenne. En fait, non. Elle est lorraine. Même si elle affectionne particulièrement les pays du Maghreb et le thé vert à la menthe fraîche. D'entrée, elle a été très claire, pas de chocolat liégeois la première fois. Bon, d'accord, j'aurais dû m'en douter. Moi, je la verrais bien danseuse du ventre dans un de ces fameux bars d'Agadir ma lorraine. Je ne savais pas qu'il y avait des bars fameux à Agadir, première nouvelle. Oui, danseuse du ventre dans un rêve exotique ou dans une réalité bien palpable, à se mouvoir ainsi dans la cour d'un palais oriental où je serais son seul et unique spectateur. Avec ses longs cheveux défaits qui me font un effet bœuf. Un effet guépard aussi, un effet animal quoi ! C'est cela, je suis envoûté par son éclat naturel, par le scintillement de son sourire et la pétillance de son regard. Il y a tellement de lumière en elle. J'en reste baba comme Ali. Après ce jeu de mots qui peut selon les cas faire sourire ou pleurer de consternation, je me dois de revenir vers elle. Pour lui parler, pour la regarder en même temps que je lui parle, pour profiter pleinement de sa lumière. Merveilleuse incarnation de la pulsion de vie. Et pourtant, des nuages gris chargés de larmes douloureuses sont passés. Je m'incline et rends grâce à la vie de s'exprimer ainsi à travers elle.

ASA est morte avant moi. Juste un peu avant le début de l'été alors que je vais probablement mourir à l'automne. Elle n'aura pas tenu la distance. Je ne me sens pas triste de cela, même pas désolé. Elle s'est évaporée soudainement au lendemain d'un sms où elle venait tout simplement de me signifier son caprice. Je ne peux pas vous voir, je ne vous parle plus. Faites donc mon amie, du moment que je n'en ai pas à souffrir ! Vous pouvez aller votre chemin, partir en vacances, ne rien me dire. Je ne vous répondrai plus. De toute façon, j'ai effacé votre numéro de toutes mes mémoires dures.

Barbara m'embrasse. Un lundi soir. Est-ce bien raisonnable ? Cela me fait certes plaisir qu'une femme comme elle se dirige ainsi vers moi. Une si belle femme en vérité. Si chic, so pretty. Tellement tout ça en même temps. Je me sens si négligeable en face d'elle, à en éprouver un vrai complexe d'infériorité sociale en observant ses tenues distinguées. Je n'ai pas le niveau, pas la hauteur suffisante, pas assez de sous.

Et si je n'avais pas pendant toutes ces années rencontré les bonnes personnes ? Et si pendant tout ce temps, je n'ai fait que rencontrer des morts-vivants comme moi ? Pendant toute cette existence laborieuse, j'ai été une expression vivante de l'absence de vie, incapable de tellement de choses concrètes. A force de rencontrer des gens tout aussi handicapés. Toute une bande d'impotents cette humanité, des imitations de la vie à foison. Que d'invalides, d'infirmités, de blessés, de mutilés, de disgraciés qui pour la plupart ne se rendront jamais compte de leurs inutilités et de leurs brutalités. Je me réveille tout doucement d'une assez longue léthargie, un peu comme après une anesthésie générale. Et si je revenais à la vie après une très longue absence ?

Sandrine la lorraine du sud est la femme qui tombe à pic, qui tombe pile au bon moment. Sandrine est la vie, la lumière. Ses expressions sont franches et sans ambiguïtés, son aura est magnifique. A l'instant, elle est en train de rêver. Un joli rêve en vérité où elle

apprend à danser en robe rouge, à virevolter pieds nus dans l'air doux des nuits marocaines. Plus que trois minutes avant son réveil. J'aimerais lorsqu'elle ouvrira les yeux pouvoir lui dire quelques mots simples et délicieux. Soleil, vie, sentiment, plaisir, positif, plénitude, regard, attention, chaleur. Des mots nouveaux que je n'aurai alors jamais prononcés en pareille circonstance. Sandrine est une ange venue sur son nuage jusqu'à moi, peut-être une envoyée de Dieu. Au moment précis où je me demande si je dois choisir une mort définitive ou la vie, elle apparaît comme l'exception à la règle. Et si je me rangeais de son côté justement, du côté de la clarté saisissante. Je n'avais jamais rencontré la vie à ce point avant. Je suis pour le moins troublé, surpris et pourtant si confiant de regarder ainsi le soleil en face. Je vais avoir cinquante ans, enfin la vie m'interpelle en regardant son visage ! Magique, intemporel, réel ...

Un nouveau ménage vient d'être fait dans mes contacts. Toutes les mortes-vivantes, au trou ! Cela fait trop longtemps que vous m'étouffez dans vos tentacules, à me maintenir dans la même zone d'éternité que vous ! En même temps, je ne peux pas vous en vouloir, je n'étais pas prêt moi-même ! Vous pouvez y rester dans vos gnoufs à consommer sans cesse vos rations de survie ! Je me tire de vos espaces vitaux sans plus tarder et je n'y remettrai plus jamais ni les pieds, ni les mains, ni ma queue de cheval ! Oui, mes cheveux ont beaucoup poussé ces derniers temps. Bon, finalement, je vais opter pour la vie et proprement rejeté tout ce qui n'est pas elle. Et puis c'est tout. Cela aurait pu être le point final non ?

Allez, encore quelques paragraphes et je vous laisse tranquille. Vous pourrez ainsi mourir après m'avoir lu. C'est gentil de votre part, je tiens à vous remercier chaleureusement pour cette aimable disposition.

Ainsi ai-je très certainement fini ma traversée du désert. Cinquante ans d'itinéraire pour le moins contrarié. Je n'ai pas vu le soleil, je n'ai vu que la lune. La naissance, la lune et puis la mort. Certes la lune éclairée avec quand même un peu de dark side mais la lune qui n'a cessé d'avancer jusqu'à ce que j'aperçoive enfin la réconciliation.

Je croyais ainsi mourir, finalement je vais peut-être revivre dans ce magnifique paradis sur terre baigné de lumière élémentaire. Ainsi pourrai-je admirer tout ce qui porte des marques indiscutables de vie. Tel ce visage par exemple que les rayons matinaux du soleil illuminent et où deux yeux deviennent des billes étincelantes comme des agates couleur noisette dans une cour de récréation. Je ne vois qu'eux et pourtant le visage reste fermé. 08:11, heure imparfaite où il faut choisir entre la vie et la mort. Il faut desserrer la mâchoire, se détendre, se laisser aller, accepter de vivre, sortir du cercle vicieux, ressentir l'enjeu.

Il faut que je change mon titre à nouveau, que je le remette comme il était au départ. Pierre IX l'humble, prince de quelques mots. Non, pas ça, le titre de ce dernier récit. Je vais revenir à « Anne-Sarah ET la liberté retrouvée ». Puisque ma princesse Yasmine, Sandrine rebaptisée par mon soin, vient de me renseigner, de m'enseigner qu'il était possible d'aimer une personne aussi simplement que cela. Une révélation éclatante à la cour des miracles qui confère un sentiment de liberté absolue. Alors l'étiquette Anne-Sarah vient de redescendre sur ma princesse du grand sud lorrain, un territoire aussi vaste

que l'étendue de mon illumination intérieure. Voilà, il y a au moins un philosophe qui a compris que la fin de l'histoire se doit d'être la liberté. La fin de toutes nos petites histoires personnelles. Il faut bien avouer qu'elle est belle ma princesse, bien plus que toutes ces jolies demoiselles de rang aux plastiques irréprochables. Il faut dire qu'elle aime l'Etranger, Alice Lidell, les Fleurs du mal et le Petit Prince que je suis parfois. Elle aime aussi, chose incroyable, s'exercer à la danse du ventre après que je l'ai imaginée et couchée sur le papier. Je vois d'ici les têtes de tous ces loups affamés de Tex Avery qui n'ont jamais vu plus belle qu'elle dans la cité d'Agadir. Longtemps, ils s'en souviendront. Longtemps, je garderai cette image de ma princesse joignant ses deux lèvres comme pour m'envoyer un baiser dérobé, instant fragile où tout bascule. Où je tombe dans un univers doux et fait de brises caressantes qui s'incrument au tréfonds de ma chair. Je regarde droit dans le soleil.



C'est dommage. Vous m'avez fait croire une fois de plus. Alors, comme un gros naïf que je suis, j'y ai cru quelques instants. Je crois en effet qu'il m'aurait plu de vous baiser après un bon dîner, un bon digestif et une bonne pipe. Pas vous faire l'amour non, vous baiser comme un chien le ferait avec une bonne chienne. Histoire de vous défoncer le cul ! Vous souhaitiez me voir au petit matin partagé votre chocolat et puis finalement vous ne l'avez plus souhaité. Chaque intention et son contraire en une. Si éloigné du sentiment, de l'amour. Pauvre femme, le chemin risque d'être long pour entrevoir la lumière. N'en parlons plus, c'est de l'histoire ancienne. C'est dingue, n'est-ce pas ? On se dit à soi-même qu'on aime, qu'on a un sentiment et tout ça pour rien. Pour se rendre compte que le vide est bien là, plus triomphant que jamais. Moi, ce qui m'interpelle, c'est ce temps passé à espérer malgré tout. Si l'évidence n'est pas là tout de suite, pourquoi surviendrait-elle plus tard ?! C'est immédiat ou jamais et puis c'est tout.

Retour à la case départ. Lundi 31 août, c'est la reprise, la rentrée des classes. Le vide est bien là, plus présent que jamais. Il faut voir comment on me parle. Avec l'idée que c'est bien mérité, que c'est bien fait pour moi. J'ai une sensation de détachement d'un seul coup, un truc de déconnecté grave ! Je suis bien, franchement je n'ai jamais été aussi bien ! Putain, ça fait carrément bizarre, limite chelou ! Mes mots semblent prendre à merveille. Je suis serein, détaché, libre, insignifiant et seul.

Vendredi, fin d'une semaine de travail, fin d'après-midi. Dans le train de 18h28 je crois. C'était il y a quelques semaines, j'étais alors un poil euphorique. Pour une raison que j'ignore. Peut-être la chaleur, le fait de transpirer abondamment ! En eau j'étais, en train de me liquéfier. Dernier wagon, en queue de train, place la plus proche de la sortie à côté de la fenêtre. Oui je n'aime pas les places qui longent le couloir. Le train allait partir quand soudain je vis entrer une jeune femme étrangère, une indienne probablement, qui se mit en quête d'une place. Elle se dirigea vers le carré, là où les voyageurs se font face. Elle s'est assise quelques instants et se releva aussi sec ! Un souci avec son voisin de palier ? Je n'ai pas suivi la scène, je ne saurai donc pas pourquoi une telle volte-face. Elle chercha donc

du regard une autre place pour se poser. Entre le carré et ma place, il y a six rangs de banquettes à deux places de chaque côté du couloir. Sur les 24 places, à peu près la moitié se trouvait disponible. Ni une, ni deux, je la vis se diriger vers la place vacante près de moi. Le temps de pousser mon sac, la voici qui s'installe, qui enlève ses talons, sa paire de mini-bas. Un physique agréable cette jeune femme. Elle ne parle pas un mot de français ou alors deux ou trois, guère plus. Elle me parle en anglais. Quand je disais qu'il aurait fallu que je fasse des efforts pour apprendre l'anglais convenablement. Mince, me voilà très emprunté. Et pourquoi ne parle-t-elle pas le français ? Parce qu'elle est pakistanaise et qu'elle n'a pas eu le temps de s'y mettre. En contrepartie, elle parle l'anglais donc, l'arabe, l'urdu et le panjabi ! Moi, le français et l'anglais très mal. Puisque c'est comme ça, je vais vous donner votre premier cours de français ! Allez, je sors l'ordinateur et nous voilà partis pour votre première leçon. J'ai bien vu à sa tête qu'elle s'est demandée quand même sur qui elle avait bien pu tomber, moi lui proposant ce truc improbable ! J'étais un tantinet euphorique ! En contrepartie, j'ai appris quelques mots d'urdu ! Kia haal hai ? Thek hun ! Impressionnant n'est-ce pas ? Depuis, je lui ai adressée quelques listes avec des contenus rudimentaires de français. Parce que je suis un good man, un angel.

MUJHE AP SE PYAR HAI ! A la conclusion de cette petite histoire. Une belle petite histoire en vérité. Un sentiment d'amour est apparu, très fort, très puissant, libérant une énergie considérable. De quoi me reconforter, me faire grand bien. Après toutes ces dernières illusions. Un sentiment enfin, pur et simple pour ma LYPP. Lovely Young Pakistani Princess, my LYPP à moi. Je le sens éternel, j'ai l'impression que je vais le ressentir chaque jour du reste de ma vie. J'ai définitivement quitté un monde pour en gagner un autre plus clair, plus évident.

Une pakistanaise ? De Lahore en plus ! Incroyable histoire. Une pakistanaise de 26 ans, orpheline et musulmane ! Qui certes ne semble pas avoir une santé de fer, à se demander si elle n'en manque pas, de fer. Elle est en attente de régularisation, a obtenu un récépissé pour justifier de sa présence de demandeuse d'asile. Quand nous sommes descendus du train la première fois, c'est elle qui m'a demandé mon numéro de téléphone. Incroyable non ? Du jamais vu, du pas connu en 49 ans d'existence. Nous nous sommes revus avant qu'elle ne parte d'Orléans pour la banlieue parisienne. Nous avons déjeuné ensemble à la terrasse d'une brasserie sur la place du Martroi. Nous avons pris la même salade et avons partagé une crêpe au chocolat. Là, l'ayant regardée pendant une bonne heure, je suis tombé comme une pierre devant l'évidence. Une pierre jaune que j'ai ramassée sur la plage d'Oyambre, pour lui donner en gage d'éternité. Ce que je fis, en mains propres.

Malheureusement, je crains que sa vie ne s'éternise pas. Sa ligne de vie semble bien courte. Si elle dépasse les 30 ans, je crois que ce sera déjà un miracle. Incha Allah. D'accord, pourquoi pas. Sauf qu'un bon médecin pourrait être plus efficace et efficient pour maintenir cette jeune femme en vie. En même temps un peu d'aide extérieure pourrait lui favoriser une intégration plus rapide. Elle vient de décliner la mienne. Je ne suis pas certain qu'Allah, aussi grand soit-il, puisse aider cette jeune égarée à réussir ce qui lui reste de vie. Je vais malgré tout accepter sa position de retrait et attendre de ses nouvelles. C'est donc avec elle que je vais achever ce neuvième récit, avec elle que je vais finalement terminer ma vie de vivant.

Complicquée la môme quand même. Elle voudrait bien me voir mais n'aurait plus rien à attendre de moi. A little nonsense, no ? En anglais dans le texte, s'il vous plaît ! Bon, me voilà réduit une fois de plus à néant, en deux temps trois mouvements. Bon, ça se précise. Dans peu de temps, je vais faire ce que je souhaite et être ce que je veux. Le pallier de ma liberté est atteint, je n'ai plus qu'à m'essayer les pieds sur le paillason. Je vais pouvoir mourir de mon vivant à 50 ans et en profiter le plus longtemps possible. C'est le top mourir de son vivant. Passé le 25 octobre 2015, je ne serai plus là pour quiconque, sinon pour moi et ma satisfaction. Personne ne pourra plus me faire du mal, de la peine. Personne ne pourra plus me dire que c'est de ma faute si on me fait du mal. Vous pourrez alors continuer à jouer entre vous, vous ne me verrez plus et n'entendrez plus jamais parler de moi. J'aurai alors comme nouveaux amis le ciel bleu, les nuages et les putains d'Amsterdam, d'Hambourg ou d'ailleurs. Il faut que je me trouve un coin en ville, une chambre avec vue, une douche et un radiateur. Je vais quitter mon confort de petit bourgeois que je ne suis pas. Ma femme pourra essayer de me trouver un remplaçant digne de ce nom. Pas un raté de la vie qui ne gagne pas bien sa vie.

Mal foutue cette vie quand même, des femmes m'aiment que je n'aime pas et j'aime une femme qui ne veut plus rien du tout de moi ! Franchement, c'est à se demander ! Ce n'est pas cool, dans les deux sens d'ailleurs. En même temps, ça ne prévient pas l'amour. Ça s'impose malgré tout et ça finit par faire mal au ventre quand il ne peut pas s'exprimer. Ça dure un moment et puis ça finit par s'amenuiser. J'ai fini par coucher mes amours impossibles dans le lit du temps, au temps du présent. Elles se reposent mes amours, reposent en paix dans mon jardin intérieur. Il y a des rosiers grimpants qui courent le long du vide, des stèles multicolores où gisent en-dessous mes défuntes exquis. La reine Isabelle trône au milieu. Wajeeha n'est pas loin.

Avec mon pauvre anglais dans le texte, le 30 septembre 15 à 00:09, j'ai dit à Wajeeha dit Jiya :

- No problem, it's the normal life
 - I wish you success your heaven on earth
 - And Jiya disappeared in the air
 - Have a good life my precious dear and a good night now ... it was a nice dream to know you
 - This time, it's the real end. Please, receive my heart a last time and my two kisses.
- Thank for all

C'est bien comme fin non ?

C'est vrai, demandeuse d'asile après avoir été migrante, ce n'est pas la panacée non plus. J'ai pu pour ma part constater les difficultés que ces gens-là, monsieur, éprouvent à s'intégrer. Prenons l'exemple de la môme Wajeeha, pakistanaise donc.

Avant, un petit mot sur le physique de l'ex-dame. Oui, elle a été mariée. Pas longtemps apparemment, un mariage arrangé comme souvent dans ce monde indo-pakistanaise. Elle m'a montré des photos d'elle le jour de la noce, au secours la tête de dépit ! On dirait qu'elle était au bout de sa vie. Par contre, belle tenue d'apparat, bijoux magnifiques notamment celui sur le front. L'union a duré paraît-il cinq semaines. Tout ça pour dire qu'il aura quand même profité du physique plutôt avantageux de la jeune femme

notre boukistan. Petite, mince, de très jolies jambes, un cul parfait, deux seins bien ronds, des attaches graciles, des mains racées, de fines phalanges interminables, une bouche qui fait la une de la première page. Les sourcils sont épais, les pupilles des yeux presque noirs. Rien à ajouter. Si, une chose quand même, comme une odeur de curry naturelle, juste pas assez forte pour être incommodante. Il y a un truc, je ne sais pas.

Viennent la langue et le verbe. Quand tu ne viens pas d'un pays francophone, bonjour la galère. La petite Jiya, dix mois après son arrivée sur le sol français, ne sait toujours pas aligner trois mots correctement. Impossible pour elle de faire une phrase avec un sujet, un verbe et un putain de complément. Je m'interroge ... pourquoi tout ce temps perdu à ne pas avoir fait l'effort d'apprendre un français élémentaire ? Genre le français parlé par certains animateurs de télévision aurait fait l'affaire après dix mois passés sur le territoire national. Rien, que dalle ! Bizarre quand même de ne pas avoir fait l'effort ...

Ensuite, se loger. Faut trouver l'association qui voudra bien essayer de vous loger. Elle en a fait des familles d'accueil la demoiselle apparemment. La dernière en date se trouve à Villiers-Le-Bel. Il me semble que dimanche prochain, elle éjecte. Pour aller où ? Bonjour l'angoisse. Certes, la famille au pays envoie un peu d'oseille. Pas beaucoup certes mais de quoi faire que mon immigrée survive. Travailler enfin, faut attendre un an paraît-il entre la demande d'asile et la régularisation, sauf autorisation. Même avec une permission, elle n'est pas prête de bosser sans français rudimentaire. Où comment passer d'assistante manager au Pakistan à femme de ménage en France.

Elle a du boulot sur la planche la pauvre enfant ! Bon courage, bonne chance !

Dans 19 jours, c'est la fin. Les états finissent toujours par passer avec un peu de temps. Par tous les temps, à toutes les sauces. Hier par exemple, j'étais en manque de connexions avec le réel. Cela a duré une bonne partie de la journée. Le soir, arrivé chez moi, après une journée de labeur, j'ai reconnecté avec le monde ambiant. Je crois qu'il y a au fond de moi une tristesse profonde, le sentiment d'avoir beaucoup raté. Tant pis pour moi, tous les états se terminent un jour. Drôle de vie tout de même qui passe avec un peu de temps. Demain, je vise un autre état de l'Amérique, la mort vivante. Normalement, je ne devrais pas pouvoir vous raconter ce que cela fait puisque je serai un peu vivant et un peu mort. Je ne vois pas de possibilité d'extension de mes récits sauf que soudain, alors qu'il fait nuit dans le train, je me dis qu'un dixième appelé "MA MORT" ferait probablement grand bruit. Et que j'aurai du temps pour l'écrire puisque j'ai prévu de m'évanouir dans une vingtaine d'années. Oui, finalement, j'y consens. Il y aura un dixième récit intitulé "LA MORT VIVANTE". Oui, cela reste cohérent. Les neuf cercles de l'enfer puis la véritable fin. Sauf que je ne terminerais pas ce récit avec le nombre de pages prévu. Il va en manquer un peu comme d'une symphonie inachevée. Cohérent aussi. Mourir à l'improviste, c'est dans l'ordre naturel du temps. Bon, tout cela me va bien. Le 26 octobre de cette année en cours, je commence le récit de ma mort vivante.

Enfin, c'est la fin. Mon premier récit a été ouvert 126 fois à ce jour. Nous sommes le 9 octobre 15. Au-dessus des cents, cela est bien. Florence a dit que cela avait été un immense privilège de me lire. Mes textes vont rester là où ils se trouvent actuellement, de

façon permanente. Vous pourrez ainsi faire un tour de temps en temps, quand l'envie vous saisira. Et puis, vous pourrez dire à vos entourages qu'ils peuvent venir se servir quelques mots entre deux. Peut-être éprouveront-ils eux aussi un certain privilège de m'avoir lu.

Bon, ce n'est pas le tout mais je ne vais pas m'éterniser trop longtemps. J'ai une mort qui m'attend. J'ai globalement détesté de vivre cette vie, détesté de vivre ma vie. Tous ces gens qui ne savent qu'écouter eux-mêmes, c'est insupportable ! Toutes ces abominations quotidiennes perpétrées par les êtres humains, c'est à vomir. Adieu.

La liberté retrouvée, la vraie, l'unique. La liberté de partir. On peut toujours partir, ne pas accepter, ne rien accepter de cette existence. Anne-Sarah fut une illusion, la dernière du bloc, ma dernière construction mentale. Il semble que je sois devenu un être qu'il ne serait possible d'aimer. Je suis affreusement meurtri. Rien ni personne ne peuvent me retenir. Comment a pu-t-on en arriver là ? Magnifique ce a pu-t-on. La liberté, c'est de mourir de son vivant, de ne plus faire partie du monde. La liberté, c'est d'être là incognito, de passer sans faire de bruit, pour ainsi dire en silence. La liberté, c'est se rendre invisible, inatteignable. La liberté, c'est d'être seul comme Pieter sur ses plages de l'hiver. En été parfois pour profiter de la belle saison, des rayons du soleil qui réchauffent le corps. J'étais libre les soirs où j'ai pu écrire toutes mes pages, tous mes maux et mes mots, dans le silence du salon faiblement éclairé. Les beaux jours qui s'enfuient, s'estompent pour laisser place à l'éternelle grisaille d'octobre. Je suis né en automne, là où la nature se meurt provisoirement pour renaître un peu plus tard, aux premiers rayons du printemps. Il est probable que je n'aurai pas cette possibilité de renaître, de retrouver la chaleur d'une étreinte.

Je vous dis merci. C'est la moindre des choses. Vous qui avez eu la ténacité nécessaire pour me suivre pendant neuf récits. Je suis très heureux d'avoir pu accomplir ceux-là ou cela. Je ne sais pas si, comme mon psy disait, j'ai pu vous être « utile » par mes écrits. J'ai pour autant fait ce qui devait être ma vraisemblance, écrire. Nous sommes d'accord pour dire que cette littérature n'atteint pas des sommets. Elle ne porte pas en elle cette prétention, de rivaliser avec quelques auteurs notoires. Même si certaines d'entre vous ont osé m'attribuer le titre méritoire d'écrivain. Je vous remercie vivement.

Au 25 octobre 15, mes récits ont été ouverts un certain nombre de fois

Récit 1 : 130 (waouh !)

Récit 2 : 36

Récit 3 : 24 (étonnant ! Je pensais que ma tumeur intéresserait davantage !)

Récit 4 : 30

Récit 5 : 32

Récit 6 : 16 (?!? ne jamais publier des choses tristes avant les vacances d'été !)

Récit 7 : 41

Récit 8 : 47 (deuxième meilleure performance de tous les temps !)

Pierre-Olivier Petitjoseph
25 oct. 1965 – 25 oct. 2015 vivant
26 oct. 2015 – 24 oct. 2038 mort-vivant
Serein, détaché, libre, insignifiant et seul
Décédé à 72 ans
Enterré à Saint-Nicolas-Du-Pélem (22)

Épitaphe :
Vivant, je n'en ai voulu à quiconque
Pour le reste, je m'en foutais
Souffrez d'être encore en vie
A moins que l'amour vous retienne

CETTE FOIS, C'EST VRAIMENT LA FIN

